C. IV. F 18
51567/A
TIS

CALGARTH PARK.

22880

22880

ESSAI

SUR

LES MALADIES

DES

GENS DU MONDE,

PAR Mr. TISSOT, D. M.

De la S. R. de LONDRES, de l'Acad. Méd. Ph. de BASLE, de la S. Œc. de BERNE, & de la S. de Phyſ. exp. de ROTTERDAM.

O bienfaiſante Hygie, ô ſanté déſirable,
Aux richeſſes des grands mille fois préférable,
Trop heureux le mortel qui goûte tes douceurs!
Epit. à MONT.

A LAUSANNE,

Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.
Libraires & Imprimeurs,
Et chez les principaux Libraires des Villes de l'Europe.

M. DCC. LXX.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MADAME

LA BARONNE

DE WALLMODEN,

NÉE

DE WANGENHEIM.

MADAME,

CE petit Ouvrage, deſtiné principalement

aux femmes du grand monde, devoit être plus particuliérement offert à celle qui en réunit les qualités, les vertus & les charmes, ſans avoir aucun des préjugés de cet état. Je n'ai pas eu long-temps à la chercher, MADAME *; votre nom s'eſt trouvé lié à la premiere idée d'une*

Epître Dédicatoire, ou plutôt il l'a faite naître, & il prouvera que ſi je n'ai pas ſu faire un bon livre, je ſais au moins très-bien en adreſſer l'hommage. Recevez-le avec cette bonté qui vous caractériſe, & regardez-le comme une foible marque de la conſidération très-diſtinguée

& des ſentiments reſpectueux avec leſquels j'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant
ſerviteur TISSOT.

Lauſanne le 7. Février 1770.

PREFACE.

DEPUIS cent cinquante ans on a écrit pluſieurs volumes ſur la Médecine des pauvres, nom par lequel les Auteurs déſignoient indiſtinctement tous les ordres du peuple, & quoique la plupart ſoient mal faits, ils marquent au moins qu'on ſentoit l'importance de cet

objet ; je m'en ſuis occupé moi-même il y a dix ans, & je puis dire que c'eſt celui de mes ouvrages auquel j'ai travaillé avec le plus de plaiſir.

Au commencement de ce ſiecle, RAMAZZINI, célebre Médecin Italien, donna un excellent traité (*a*) ſur les maladies des artiſans, dans lequel il inféra un Chapitre ſur celles

(*a*) *De morbis artificum ;* cet ouvrage parut à Modene en 1700, &, augmenté d'un Supplément, à Padoue en 1713.

des Religieuſes, & dès-lors quelques autres Médecins ont repris le même ſujet, en tout ou en partie, mais beaucoup moins bien que lui.

L'on a un grand nombre de très-bons ouvrages ſur la ſanté des ſoldats. (*b*)

Mrs. KOCKBURN, LIND, POISSONNIER ſe ſont occupés de celle

(*b*) Mrs. PRINGLE, *Van* SWIETEN, MONRO & BROKLESBY peuvent tenir lieu de tous les autres Auteurs.

des gens de mer (*c*); & l'on pourroit former une petite bibliotheque, ſi l'on réuniſſoit tout ce qu'on a écrit ſur celle des gens de Lettres, ſur laquelle les circonſtances dans leſquelles je me trouvai, il y a quatre ans, me déterminerent à écrire en latin un diſcours que j'ai dès-lors traduit, & conſidérablement augmenté.

(*c*) RAMAZZINI a auſſi donné un Chapitre ſur cette matiere.

On voit par cette énumération qu'on a beaucoup écrit ſur la ſanté des hommes de tous les états, excepté ſur celle des *gens du monde* qui ſont ceux dont la ſanté eſt la plus délabrée.

Il eſt vrai que le même RAMAZZINI qui a traité des maladies des Religieuſes, des gens de lettres, des artiſans, des ſoldats, des matelots, a donné un autre ouvrage ſur les moyens *de conſerver la ſanté des*

Princes, dans lequel il y a des choſes applicables à celle des Courtiſans; mais cet ouvrage eſt plus ſavant que pratique, d'ailleurs il s'eſt borné à la diete & n'a rien dit des maladies (*d*); ainſi il n'a point rempli le vuide dont je parle, & le ſeul qui ſe ſoit occupé juſques à préſent de cet objet, eſt M. CARL Médecin du

(*d*) *De Principum valetudine tuenda commentatio*, Padoue 1710. Cet Ouvrage a été, ſi je ne me trompe, traduit en françois en Hollande.

Roi de Danemarck, qui publia en 1740 un livre intitulé *la Médecine de Cour* (*e*) écrit en allemand, que par là même je n'ai point pu lire, & qui n'étant traduit dans aucune langue, n'eſt à l'uſage que d'une ſeule nation chez laquelle il eſt aſſez ignoré. On peut donc dire que l'Ouvrage qu'annonce le titre de celui-ci, n'exiſte point encore pour la plus grande partie

(*e*) *Medicina aulica* &c. Altona 1740.

de l'Europe, quoiqu'il ſoit un des plus néceſſaires; mais en ſentant ſa néceſſité, j'étois fort éloigné de penſer à m'en charger; *ce ſujet n'eſt point de mon choix*, & ſans rendre compte des raiſons qui m'ont cependant décidé à le traiter, je dirai qu'il y en avoit deux très-fortes pour m'en détourner; l'une, c'eſt que j'avois deſtiné tous les momens que les occupations de la pratique me laiſſent, à corriger

mes premiers ouvrages & à en finir, peu à peu, un conſidérable, auquel l'importance de ſon objet & la multitude d'obſervations que j'ai ſur cette matiere m'ont attaché; la ſeconde, bien plus forte encore, c'eſt que celui-ci ne pouvoit être bien fait que par des Médecins qui auroient vieilli dans des Cours nombreuſes & dans de très-grandes villes, qui auroient vu dans le plus grand détail toutes

les erreurs, nuiſibles à la ſanté, qui y regnent, qui auroient des obſervations extrêmement multipliées ſur leurs ſuites, & à qui, en un mot, leur poſition auroit fourni ſur cet objet, une grande quantité de matériaux dont la mienne m'empêche heureuſement d'avoir une proviſion auſſi vaſte. Il eſt étonnant qu'aucun d'eux n'ait exécuté ce que j'entreprends; c'eſt proprement au navigateur qui

s'eſt trouvé au centre de la tempête à la décrire, il en a bien mieux vu tous les tourbillons que celui qui étant à quelque diſtance de ce point n'a pas été à même de l'obſerver auſſi complétement. Eſt-ce qu'en vivant ſur des mers toujours agitées, on ſe familiariſeroit aſſez avec les orages pour ne plus les regarder comme un mal ?

En eſſayant ce que d'autres auroient dû faire, je

ſerai charmé ſi, frappés des vuides & des imperfections de ce petit Ouvrage, ils rempliſſent les uns & corrigent les autres; mais je dois les prévenir, pour me juſtifier en partie, que je n'ai ni voulu entrer dans de longs détails de diete, on les trouve dans pluſieurs ouvrages aſſez répandus, & je pourrois indiquer celui *de la Santé* de Mr. l'Abbé JAQUIN, ou le mien ſur *la ſanté des Gens de Lettres*;

ni donner des Traités complets ſur chacune des maladies dont je parle. Mon ſeul but a été de préſenter un tableau général des erreurs de régime & des maux qui en ſont la ſuite ; je n'ai parlé des remedes que ces maux exigent, qu'afin de faire connoître aux malades ce qu'il faut qu'ils connoiſſent pour concourir eux-mêmes à une guériſon qui n'eſt ſouvent impoſſible que parce que le malade

n'aide point le Médecin.

Les perſonnes dont la ſanté eſt l'objet de cet Ouvrage, ſont preſque toujours à portée des ſecours & des ſecours les plus éclairés ; c'eſt peut-être par cette raiſon qu'on n'a point écrit ſur leurs maux comme ſur ceux des autres ordres : mais accoutumées à ce qu'on faſſe beaucoup pour elles, ſans rien faire ſouvent elles-mêmes, elles voudroient aſſujettir la Mé-

decine à la même docilité, & ſe perſuadent qu'elle doit les guérir ſans qu'elles s'en mêlent ; elles croient faire beaucoup en ſe prêtant à prendre quelques remedes, mais elles ne veulent pas déranger la façon de vivre qui les tue ; elles voudroient être guéries, pendant qu'elles travaillent à ruiner leur ſanté, & après avoir tout fait pour ſe rendre malades, elles ne veulent rien faire pour ſe rétablir.

C'eſt leur rendre ſervice que de leur faire ſentir l'impoſſibilité de cet arrangement, il eſt contraire aux loix immuables de la phyſique, qui ſont heureuſement au deſſus des volontés fantaſques de l'homme, & des caprices ridicules de la mode. La guériſon d'une maladie a pluſieurs parties, & exige le concours de pluſieurs volontés & de pluſieurs circonſtances ; on peut la

regarder comme une machine compoſée de pluſieurs pieces ; ſi toutes ne jouent pas enſemble, s'il n'y a pas une parfaite harmonie entre tous leurs mouvemens, l'effet en eſt abſolument manqué. Toute la ſcience & tous les ſoins d'un Médecin ne peuvent point rendre la ſanté à un malade, s'il n'a pas une envie aſſez forte de guérir, pour ſe prêter à tout ce que ſa guériſon exige, & pour ſe ſouſ-

traire autant que cela dépend de lui, à toutes les circonſtances qui peuvent la retarder ou la rendre impoſſible.

ESSAI

ESSAI

SUR LES MALADIES

DES GENS DU MONDE.

INTRODUCTION.

§. I.

ON ſe porte bien, & l'on jouit de la ſanté, quand toutes les fonctions ſe font avec régularité, avec aiſance & ſans aucun ſentiment incommode.

§. 2. On jouit d'une ſanté ferme, quand elle eſt peu ſuſceptible de dérangemens, & qu'elle n'eſt point altérée par les variations ordinaires, & du plus au moins inévitables, dans ce que les Médecins appellent les choſes *non naturelles*, à l'action deſquelles perſonne ne peut ſe ſouſtraire, & qui ſont les *alimens & les boiſſons, l'air, le mouvement & le repos, les paſſions, le ſommeil & la veille, les ſécrétions & les excrétions.*

§. 3. On eſt délicat quand on eſt dérangé par ces variations, lors même qu'elles ne ſont portées à aucun excès.

Les perſonnes délicates ſe

portent ſouvent bien, mais ne ſont jamais ſures de ſe porter bien long-temps, parce que leur ſanté eſt trop dépendante des circonſtances étrangeres. Cette façon d'exiſter eſt véritablement fâcheuſe ; c'eſt une eſpece d'eſclavage perpétuel, dans lequel on eſt toujours obligé de fixer ſon attention ſur ſoi-même pour chercher à éviter ce qui peut nuire, ſans pouvoir toujours le connoître, ou toujours l'éviter quand on le connoît.

§. 4. Les perſonnes délicates deviennent ſouvent valétudinaires ; c'eſt cet état dans lequel les fonctions ſe font avec ſi peu

de régularité, que, ſans maladie bien caractériſée, elles ſe dérangent très-fréquemment ſans qu'il ſoit le plus ſouvent poſſible d'en aſſigner la cauſe, quoiqu'il y en ait une ſans doute, mais ſi légere qu'on ne peut pas la découvrir. Ce ſecond degré de la délicateſſe phyſique eſt une ſituation fort triſte ; puiſque ce bien-être qui caractériſe la bonne ſanté & qui, quant au phyſique, le vrai principe du bonheur, manque abſolument.

L'on n'eſt preſque jamais bien; un jour de ſanté eſt acheté par des mois de langueur, & le dérangement étant quelquefois général dans toutes les fonctions,

ſans être extrêmement marqué dans aucune, on ſouffre d'un mal-aiſe univerſel ſans pouvoir caractériſer ſon mal. C'eſt cet état que je vois ſi ſouvent déſirer d'échanger contre une maladie violente & dangereuſe, mais qui auroit une fin, & contre la mort même quand il eſt parvenu à ſon dernier période, & que tous les momens de la vie ſont marqués par la peine. Mais la mort ſe fait ſouvent attendre, & j'ai vu pluſieurs fois, avec preſqu'autant de douleur que d'étonnement, des corps valétudinaires accablés ſous le poids d'une langueur continuelle, fréquemment aggravée par des

maladies très-fortes, réſiſter pendant longues années, & ne pouvoir, à la lettre, ni vivre ni mourir, mais être les victimes de cet état dont les cauſes ne ſont pas encore aſſez bien aſſignées, & qu'on appelle *ténacité* de vie.

§. 5. Le nombre des perſonnes délicates & valétudinaires n'eſt point réparti également dans les différens ordres de la Société. Il y en a un, dans lequel elles ſont en proportion bien plus nombreuſes que dans les autres, & l'on trouve auſſi, dans ce même ordre, quelques eſpeces de maladies bien plus fréquemment qu'ailleurs.

1°. Quel eſt cet ordre ?

2°. Quelles ſont les cauſes qui le différencient ſi malheureuſement ?

3°. Quelles ſont ces maladies?

4°. Quels ſont les moyens d'y remédier ?

Voilà les objets ſur leſquels il ne ſera peut-être pas inutile de fixer l'attention des perſonnes intéreſſées, & des Médecins qui le ſoignent. Je les examinerai ſucceſſivement ; mais il faut déterminer auparavant quel eſt l'état du corps qui donne aux fonctions cette régularité & cette conſtance qui font la bonne ſanté, & quel eſt l'ordre d'hommes chez lequel on la trouve plus ordinairement.

ARTICLE PREMIER.

Cauſe d'une bonne ſanté.

§. 6. TRois choſes conſtituent principalement une ſanté ferme. La premiere c'eſt une fibre forte qui, donnant une action ſuffiſante à tous les vaiſſeaux & à tous les viſceres, entretient la régularité dans les fonctions; au lieu qu'une fibre lâche qui n'a point de force, n'eſt capable que d'une action très-foible que la plus petite cauſe altere; la circulation dans les petits vaiſſeaux ſe fait mal, les humeurs croupiſſent, ſe corrom-

pent, deviennent âcres ; les ſécrétions, c'eſt le nom qu'on donne à la ſéparation des différentes liqueurs, comme de la ſalive, des ſucs de l'eſtomac, de la bile, de la tranſpiration, dans les organes deſtinés à les opérer, les ſécrétions dis-je ſe font mal ; le ſang reſte ſurchargé d'une partie des humeurs dont il devoit ſe débarraſſer, & les fonctions auxquelles ces humeurs étoient néceſſaires, ſouffrent de ce qu'elles leur manquent, ou de ce qu'elles ſont mal préparées ; c'eſt ainſi que les vices de la ſalive alterent les dents & nuiſent aux digeſtions. Soit que la bile ne ſe ſépare pas, ſoit

qu'elle ſe ſépare d'une mauvaiſe qualité, les fonctions importantes des inteſtins ſont viciées & toute la ſanté en ſouffre. L'on voit par là que cette premiere condition, la force ſuffiſante des fibres & par là même des vaiſſeaux & des viſceres, qui ſont compoſés de fibres, aſſurent la perfection de toutes les fonctions parmi leſquelles celle du cœur qui eſt le principe du mouvement, & celles de l'eſtomac, ſont les plus importantes; quand elles ſe font bien, il eſt rare qu'aucune autre ſe dérange; ainſi en détaillant la premiere condition requiſe pour la ſanté, la force de la fibre, on pourroit

ajouter la régularité des mouvemens du cœur, & celle des digeſtions.

§. 7. La ſeconde condition néceſſaire pour une ſanté ferme, c'eſt une tranſpiration égale; & quand la premiere condition exiſte, celle-ci a ordinairement lieu. La tranſpiration eſt l'évacuation la plus conſidérable, elle égale au moins la moitié de ce qu'on mange & de ce qu'on boit; ſi elle eſt incomplette, le corps ſe trouve ſurchargé des humeurs âcres dont il devoit ſe débarraſſer par cette voie; l'on eſt accablé ſous cet amas d'humeurs retenues, & ſi cette âcreté ſe dépoſe ſur la peau même,

elle en produit toutes les maladies ; ſi elle ſe dépoſe ſur quelque organe intérieur, elle y produit des maladies bien plus graves.

§. 8. Une troiſieme condition, ſans laquelle la ſanté eſt toujours chancelante, c'eſt d'avoir des nerfs fermes, c'eſt-à-dire qui, n'étant point trop ſenſibles aux impreſſions, ne les rendent à l'organe du ſentiment que telles qu'elles ſont, & qui ne bouleverſent point tout le corps pour une très-légere cauſe, comme cela arrive chez tous ceux qui ſont ſujets aux maux de nerfs, qui ayant part à toutes les fonctions, ne peuvent qu'en

troubler la marche quand ils ont acquis ce degré de ſenſibilité, qui, faiſant que l'impreſſion des cauſes qui agiſſent ſur eux, les affecte beaucoup plus qu'elle ne devroit, leur action ſur les parties auxquelles ils ſe diſtribuent, eſt beaucoup trop forte & irréguliere, d'où il réſulte un dérangement général dans toutes les fonctions, & la perte de la ſanté.

§. 9. On voit par ce que je viens de dire qu'une fibre forte, une circulation égale, une digeſtion réguliere, une tranſpiration ſuffiſante & ſoutenue, & enfin des nerfs fermes, ſont les conditions requiſes pour aſſurer

la jouiſſance d'une bonne ſanté, & que par là même, l'ordre des gens chez qui on les trouvera réunies, ſera celui qui jouira de la meilleure.

Si l'on demande quel il eſt, il n'y a perſonne qui ne réponde, celui du laboureur, qui eſt bien ſupérieur, à cet égard, à la partie du peuple qui fournit les artiſans; mais malheureuſement bien inférieur à ce qu'il a été autrefois, dans le temps qu'il n'étoit que laboureur, & à ce que ſont encore quelques peuplades de ſauvages qui ignorent preſque tous les maux, & ne meurent que d'accidens ou de décrépitude.

A meſure qu'on s'éloigne de leur état, la ſanté ſemble diminuer par degrés ; nos laboureurs ſont moins ſains qu'eux, parce qu'ils ne vivent pas uniquement de la vie des champs ; pluſieurs ont été domeſtiques, d'autres ſoldats ; ils ont affoibli leur ſanté dans ces deux états, & porté dans leur village un peu des uſages de la ville.

Les différens artiſans deſtinés aux beſoins des Citadins, indépendamment des maux qui dépendent de leur vocation, altèrent encore leur ſanté en s'éloignant de la ſimplicité des mœurs de la campagne, qui, dictées par la nature même, ſont celles

qui ſont les plus analogues à notre conſtitution :

Lorſque ſur la nature on regle ſes beſoins,
Un corps robuſte & ſain en eſt la récompenſe.

L'éloignement de cette vie ſimple augmente encore dans l'ordre ſupérieur des Bourgeois, & leur ſanté diminue en proportion ; ils offrent déjà beaucoup de maux inconnus dans les campagnes : enfin il eſt le plus grand poſſible chez les gens du monde, claſſe dans laquelle il faut comprendre, quand on l'enviſage relativement à la ſanté, toutes les perſonnes qui, ſans être du même rang, menent

le même genre de vie : ce genre de vie, qui n'a point d'œuvre de vocation, & dont les diſtractions continuelles ſont la baſe, qui a été introduit & perpétué par des gens oiſifs, qui pour tromper l'ennui inſupportable d'une exiſtence déſœuvrée, ont voulu remplir la plûpart de leurs momens par les plaiſirs ; mais comme les plaiſirs naturels & vrais ne peuvent s'allier qu'avec les occupations & le beſoin, ils ont dû avoir recours à des plaiſirs factices dont pluſieurs ne ſont qu'une façon d'être ſinguliere, oppoſée aux uſages naturels & dont la bizarrerie fait tout le mérite ; c'en eſt un réel pour ceux

qu'elle peut ſouſtraire au pénible ſentiment d'une exiſtence vuide ; ſentiment qu'aucun homme ne peut ſoutenir, & qui fait que tout ce qui l'en tire lui eſt cher. De là ſans doute la premiere origine du luxe qui n'eſt que l'attirail d'une multitude de choſes ſuperflues dont on s'eſt entouré d'abord pour mettre de la variété dans ſon exiſtence, & enſuite peut-être pour la faire remarquer. Cet état eſt celui d'un hypocondre à qui il faut un grand nombre de remedes pour le contenter, & qui n'en eſt pas moins malheureux. L'enfant ſain s'amuſe avec rien, celui qui eſt malade ſe fait entou-

rer de tous les jouets, & ne s'amuſe jamais.

Malheureuſement ce faux goût eſt contagieux ; de ceux qui l'ont créé par beſoin, il a paſſé comme mode chez ceux à qui il étoit inutile ; & devenu général parmi les perſonnes qui ont eu de l'éducation, dont il eſt aujourd'hui un des objets, il a ſi fort influé ſur leur ſanté, que la plus grande partie de leurs maladies ſont preſque inconnues aux villageois ; celles qui leur ſont communes, ont des caracteres qui les différencient abſolument, & qui les rendent bien plus fâcheuſes dans la ville qu'à la campagne.

§. 10. Pour aſſigner les cauſes de cette différence, le moyen le plus ſûr eſt d'examiner l'uſage de ces ſix choſes non naturelles, dant j'ai parlé plus haut, & dont l'action continuelle ſur tous les hommes, eſt ce qui contribue le plus à la formation & aux variétés de leurs tempéramens & de leurs ſantés.

En comparant la nourriture & la boiſſon du laboureur avec celle de l'homme du monde, l'air qu'ils reſpirent l'un & l'autre, les exercices qu'ils prennent, leur ſommeil, la régularité de leurs ſécrétions, & ſur-tout leurs paſſions, on trouvera aiſément les cauſes de la différence de

leur tempérament, de leur ſanté & de leur force.

ARTICLE II.

Des Alimens & des Boiſſons.

§. 11. LE pain le plus groſſier, le potage qui n'eſt ſouvent que du pain trempé dans de l'eau bouillante, & aſſaiſonné avec très-peu de beurre & de ſel, le lait écrémé, le lait battu ou lait de beurre, (dans l'un & dans l'autre cas il eſt dépouillé de ſa graiſſe), le petit lait qui eſt le lait dépouillé de ſa graiſſe & de ſon fromage, rarement le lait entier, le fromage frais ou au

moins le fromage maigre & peu ſalé, les légumes & ordinairement les moins ſavoureux, comme les raves, les féves, les haricots, les choux, les bettes, les laitues, les pommes de terre, les poireaux, quelques fruits aſſez groſſiers, rarement de la viande de boucherie, quelquefois du lard qui n'eſt aſſaiſonné qu'avec du ſel, ſont preſque les ſeuls alimens dont le laboureur attaché à la culture de ſon propre bien faſſe uſage.

Son ſeul aſſaiſonnement étranger c'eſt le poivre ; il ſe ſert quelquefois de l'oignon & dans quelques pays de l'ail ; lui, ſa femme & ſon meunier ſuffiſent

à l'établiſſement, à la récolte, à la préparation de tous ſes mets. Sa boiſſon ordinaire eſt de l'eau.

§. 12. Si l'on compare ces alimens à ceux dont pluſieurs volumes n'offrent que des recueils très-incomplets, excepté le pain qui eſt même fort différent, le ſel, le beurre & le poivre; on n'en trouvera preſque aucun ſur la table du riche, ou s'ils y paroiſſent, c'eſt tellement déguiſés qu'ils ſont méconnoiſſables.

Les viandes de boucherie auſſi ſucculentes qu'il peut ſe les procurer, les gibiers du plus haut goût, les poiſſons les plus déli-

cats, cuits dans les vins les plus fumeux, rendus plus échauffans par les aromates, la volaille, les écreviſſes, leurs coulis, les jus de viandes, leurs extraits variés de différentes façons, les œufs, les truffes, les légumes les plus ſavoureux, les aromates les plus âcres prodigués par tout, les confitures de toute eſpece apportées de toutes les parties du monde, les ſucreries variées à l'infini, les pâtiſſeries, les fritures, les crêmes, les fromages les plus piquants, ſont les ſeuls alimens dont il faſſe uſage.

Les vins les plus violens, réunis de tous les lieux où il en croît, l'eau-de-vie maſquée ſous les formes

formes les plus agréables & les plus dangereuſes, le caffé, le thé, le chocolat, ſe trouvent ſur toutes ſes tables.

En faiſant le calcul des mains qui ont été employées pour un repas médiocre, on voit qu'elles montent à pluſieurs centaines, il faudroit les compter par milliers pour les grands feſtins. Il eſt aiſé d'apprécier les effets de ces régimes ſi différens.

§. 13. Le premier, qu'on peut réduire à des alimens farineux & laiteux, a préciſément ce degré de ſaveur qui eſt néceſſaire pour flatter des organes diſpoſés à être affectés agréablement par tout ce qui ſatisfera le beſoin

dont ils ſont le ſiege ; dès qu'il l'eſt , ces alimens perdent ce qui faiſoit la principale partie de leur agrément , ils ne ſont plus appétés ; & par là même , l'homme dont ils font la ſeule nourriture n'en prend jamais au-delà du néceſſaire ; ſon eſtomac n'eſt donc jamais ſurchargé par leur quantité ; la maſtication exacte qui n'eſt plus obſervée que chez le peuple , lui a facilité extrêmement le travail de la digeſtion ; elle ſe fera ſans douleur , les alimens ne croupiſſant pas , ne ſe corrompront point ; ils n'ont aucune âcreté , ils n'agaceront ni l'eſtomac , ni les inteſtins ; on n'éprouvera ni coliques , ni conſ-

ipations, ni diarrhées; ils formeront un chyle doux qui paſſera dans les vaiſſeaux ſans les irriter & ſans donner la fievre, qui par ſa partie gélatineuſe réparera nos pertes & nous nourrira, & dont les parties ſuperflues terreſtres & aqueuſes, s'évacueront ſous la forme d'excrémens, par les voies que la nature leur a marquées. Au bout de quelques heures, la diſtribution & l'emploi de ce premier repas ſe trouvant finis, le beſoin renaît, on le ſatisfait avec le même plaiſir, & le même ordre ſe reproduit ſans ceſſe.

§. 14. L'homme du monde nourri & abreuvé ordinairement

de choſes toutes âcres, & de choſes qui par l'impreſſion flateuſe qu'elles font ſur les papilles de la langue, le déterminent ſouvent à en prendre au-delà du beſoin bien moins conſidérable chez lui que chez le laboureur, commence par ſouffrir les maux que produit la trop grande quantité; ſon eſtomac ſenſible, parce que ſes nerfs le ſont trop, éprouve une irritation qui lui donne un mal-aiſe général : ce chyle compoſé d'une bouillie auſſi âcre que nourriſſante, porte l'agitation dans les vaiſſeaux; la vîteſſe du pouls, quelques heures après ces repas, eſt une preuve de leur effet; & celui

de la fievre étant d'uſer les reſſorts, cette fievre qui ſe reproduit tous les jours, affoiblit inévitablement : tous les organes des ſécrétions étant irrités, toutes les fonctions ſe dérangent & le déſordre s'établit dans toute l'économie animale. Le moment d'un nouveau repas arrive ; on ſe met à table, quoique le beſoin réel n'exiſte pas ; mais on eſt trompé par l'inquiétude de l'eſtomac, qu'on devroit calmer par un peu d'eau fraiche, & qu'on prend pour la faim ; on veut manger : la variété, l'odeur, la couleur, la ſaveur des mets y invitent ; on paroit décidé pour un plat, on en eſt ſervi,

on le goûte, on le renvoie ; on en eſſaye un grand nombre, on mange de quelques-uns, l'enſemble fait un volume, & eſt compoſé d'une infinité de choſes différentes dont la réunion offre les plus grands obſtacles à la digeſtion ; les viandes tendres, les légumes, les fruits, ſont corrompus & leur digeſtion eſt entiérement empêchée par les autres alimens, ou par les boiſſons : de-là un long ſéjour ſur l'eſtomac, une corruption plutôt qu'une digeſtion, une irritation continuelle qui eſt un obſtacle à ce ſentiment de bien-être qui caractériſe la ſanté.

Le premier de ces régimes

favoriſe donc toutes les conditions requiſes pour ſe bien porter, le ſecond les détruit toutes.

L'on a regardé l'uſage du ſel, du levain & des boiſſons fermentées comme la principale cauſe du raccourciſſement de la vie humaine, & cela paroît naturel; parce que tout ce qui hâte les battemens du cœur, fait qu'il battra moins long-temps : mais quelle comparaiſon à faire entre l'irritation produite par le ſel, le levain & le petit uſage des premieres boiſſons fermentées, & les mets ou les boiſſons qu'on offre aujourd'hui ſur les tables bien ſervies ; quelle différence par là même dans l'effet ? Et le

régime qui fait la longue vie, étant auſſi celui qui fait la bonne ſanté, on voit aiſément combien ce régime incendiant qui rend l'exiſtence ſi maladive doit prendre ſur ſa durée.

Il ſeroit inutile d'entrer dans de plus grands détails ſur les mauvais effets de chacun des alimens ou des boiſſons que je viens d'indiquer ; ils ſe trouvent dans des ouvrages aſſez répandus, & il ſuffit bien à mon plan d'en faire connoître les dangers en général.

Je paſſe à ce qui regarde l'air.

ARTICLE III.

De l'Air.

§. 15. ICI tout l'avantage paroît d'abord en faveur des gens du monde ; ſi l'on compare l'air de leurs appartemens qui ſont vaſtes, exhauſſés, ſouvent aérés, toujours très-propres, avec les petites chambres des payſans, dont l'Auteur de *l'Avis au Peuple* a fait remarquer toute l'infection, on ſentira d'abord que l'air qu'ils reſpirent eſt fort à préférer à celui des chambres du peuple : mais premiérement, ce peuple habite peu ſa maiſon,

& paſſe preſque toute ſa vie au grand air, qui eſt fort ſupérieur à celui que reſpire l'homme du monde, dont les appartemens, quelque vaſtes & quelque propres qu'ils ſoient, ne peuvent lui fournir que l'air de la ville toujours fort inférieur, même dans les rues & les places les plus ſaines, à celui de la campagne, & très-mal ſain dans quelques quartiers. En ſecond lieu cet air eſt ſouvent gâté par les odeurs dont on le parfume, qui ne répandent pas, il eſt vrai, la putridité comme les chambres des payſans, mais dont pluſieurs, en portant le ſang à la tête & en irritant le genre nerveux, nui-

ſent tout auſſi dangereuſement.

§. 16. Troiſiémement, le payſan reſpire l'air dans le temps qu'il eſt le plus pur ; levé & couché avec le ſoleil il jouit de tous les avantages que la préſence de cet aſtre ſur l'horizon donne à l'atmoſphere, avantages démontrés par les obſervations journalieres des effets qu'il produit ſur les animaux & les plantes, & qui tous prouvent que ſon action eſt l'ame de tout ce qui vit.

L'air du matin porte dans celui qui le reſpire une force & un bien-être dont il ſe reſſent toute la journée ; les exhalaiſons de la terre, au moment où la

charrue ouvre de nouveaux ſillons, celles de la roſée qui eſt pour le ſuc des plantes une eſpece de baume volatil, celles des fleurs qui ne ſont jamais ſi ſenſibles qu'au lever de l'aurore, ſont autant de cauſes qui donnent à ceux qui jouiſſent de l'air de la campagne dans ces différentes circonſtances un principe de vie dont ſont abſolument privés ceux qui ne hument jamais qu'un air de chambre, que l'attention à le renouveller empêche d'être mal-faiſant, mais qui n'a rien de ſalutaire ; qui ſuffit à la vie, mais non pas à la parfaite ſanté.

§. 17. Une quatrieme obſer-

vation à faire, c'eſt que l'air agité auquel le payſan eſt ſouvent expoſé, eſt encore une des grandes cauſes de la force & de la ſanté, dont l'homme du monde qui ne ſort de ſes appartemens, où il évite avec ſoin tous les vents coulis, que pour paſſer dans un carroſſe, où on ne laiſſe entrer d'air que ce qu'il en faut pour n'être pas étouffé, eſt abſolument privé, & cette privation ne peut que lui nuire.

Les vents ſont un de ces grands agens de la nature dont les impreſſions ſont néceſſaires à tous les corps organiſés. L'air immobile eſt aux animaux & aux plantes ce que l'eau bourbeuſe

de marais eſt aux poiſſons faits pour vivre dans les rivieres ; ainſi en ſe préſervant ſoigneuſement de tout air courant on ſe fait un mal réel , & cette dangereuſe précaution expoſe à des accidens graves quand on ne peut pas abſolument l'éviter , ce qui arrive quelquefois.

Il eſt bien étonnant que l'homme , qui ne peut pas être un inſtant ſans air , le craigne ſi fort & ſoit ſi peu attentif aux qualités de celui qu'il reſpire. Il n'eſt pas douteux que c'eſt au grand uſage de l'air que les peuples ſauvages , ceux même dont le régime eſt mal-ſain (& il y en a pluſieurs) doivent leur bonne

ſanté ; & l'on ſait aujourd'hui, à n'en pas douter, que les moutons dont aucun ſoin, aucun régime, aucun remede ne pouvoient prévenir la mortalité, en ſont à l'abri ſi on les fait parquer tout l'hyver en plein air. Que ces comparaiſons, tirées des peuples ſauvages & des animaux ne choquent perſonne ; les lois générales de l'économie animale ſont les mêmes chez l'homme & chez les brutes, & les vices de l'air influent ſur la ſanté de la femme la plus brillante, ſous des lambris dorés, comme ſur celle de la brebis dans ſon étable, ou de la plante dans ſes ſerres. On ſait la prodi-

gieuſe différence qu'il y a pour la force & pour la vigueur entre celle qui croît en plein air, dans un terrein un peu cultivé, & celle qui croît ſous un toit à la faveur d'un poîle ; cette différence ſe retrouve entre le citadin & l'homme champêtre ; & la pâleur de celui qui ne vit que la nuit, rappelle ce blanc ſale, qui eſt la ſeule couleur que prennent les fleurs qu'on fait croître à l'abri des rayons directs du ſoleil & de la clarté du jour.

ARTICLE IV.

Du mouvement & du repos.

§. 18. IL y a deux principes également démontrés dans cette partie de la médecine qui s'occupe du méchaniſme des fonctions & qu'on appelle la *Phyſiologie* : l'un, déja indiqué plus haut, c'eſt que la force & la régularité de la circulation eſt la baſe de la ſanté ; l'autre, que rien n'aide autant la circulation que l'exercice, dont il n'eſt perſonne qui n'ait obſervé les bons effets ſenſibles, une fois au moins en ſa vie, ou ſur ſoi ou ſur les

autres ; &, ces deux principes posés, on peut d'abord juger quel est à cet égard le genre de vie le plus salutaire, de celui de l'homme du monde renfermé chez lui, ou passant chez les autres dans des voitures que l'art a trouvé le moyen de faire rouler rapidement, sans donner presque aucun mouvement à ceux qui y sont renfermés, & de celui du laboureur qui est dans un mouvement continuel & assez égal. Celui-ci jouit de tous les bénéfices de l'exercice, l'autre est la victime de tous les maux que l'inaction entraîne & de tous ceux qui sont l'effet d'un mouvement violent, tel que

celui d'une chaſſe forcée, de la danſe, d'une courſe vive, ou d'autres mouvemens bruſques qui ſont l'extrême oppoſé de ſa vie ordinaire ; au lieu que le laboureur ne connoît, ni l'inaction, ni l'action trop vive ; il fait quelquefois des efforts, qui ont leurs inconvéniens différens de ceux du mouvement trop vif ; mais il ne s'exerce jamais avec impétuoſité ; il ne ſait pas même ce que c'eſt que courir ; ſes danſes ne ſont point échauffantes ; il ne chaſſe point ; & s'il eſt expoſé à quelques courſes forcées, ce n'eſt jamais que quand il ſe trouve au ſervice du riche & qu'il eſt la victime

des irrégularités de ſon genre de vie.

§. 19. L'ordre que les Auteurs qui ont traité de la diete ſuivent ordinairement, me conduiroit à parler du ſommeil ; mais comme il dépend beaucoup des paſſions, je crois devoir faire précéder cet article, dont on fait ordinairement le dernier des ſix, & qui devroit peut-être être le premier.

ARTICLE V.

Des Paſſions.

§. 20. LES paſſions ont une influence plus marquée & plus efficace ſur la ſanté de l'homme que le mouvement, que les alimens, que l'air même. Les paſſions fortes, même les plus agréables, uſent conſtamment & tuent quelquefois ſur le champ. Les paſſions triſtes détruiſent abſolument l'économie animale, & ſont, ſans aucun doute, la cauſe la plus fréquente des maladies de langueur.

Si l'on compare l'état de

l'homme du monde à celui du payſan, quant aux paſſions, la différence ſera plus extrême que ſur tout autre article ; avant même que d'en venir à ce parallele, qu'on faſſe attention un moment à la ſimple action de l'eſprit chez ces deux claſſes d'hommes, & l'on verra celui de l'un travaillant beaucoup, & celui de l'autre très-peu, parce que le premier a ſans ceſſe ſous les yeux & dans l'imagination, une variété d'objets qui le tiennent toujours dans un état de tenſion ; au lieu que le ſecond occupé d'un très-petit nombre, qui ſe repréſentent ſucceſſivement dans le même ordre, peut

à-peu-près faire tout ce qu'il doit faire en vrai automate ſans aucune réflexion. Cette économie d'idées eſt un des plus ſûrs préſervatifs de la ſanté, qui eſt preſque toujours en raiſon inverſe des facultés de l'eſprit ; & l'on pourroit appliquer ici ces beaux vers de l'Epître à M. de MONTULÉ.

La nature a voulu, ſans doute mere ſage,
Entre tous ſes Enfans faire un égal partage ;
Aux brutes n'accorder qu'un inſtinct limité,
Mais au lieu de l'eſprit leur donner la ſanté.

§. 21. Si elle s'uſe ſeulement en penſant beaucoup ou forte-

ment, on comprend combien les paſſions doivent lui nuire ; il y a entr'elles & la ſimple contention, la même différence qu'entre les convulſions (les paſſions fortes ſont celles de l'ame) & un fort exercice.

L'ambition des honneurs, l'amour des diſtinctions, le déſir de la fortune que le luxe rend néceſſaire, ſont trois principes qui, animant ſans ceſſe l'homme du monde, tiennent ſon ame dans une agitation continuelle qui ſeule ſuffiroit pour détruire ſa ſanté, & l'expoſent d'ailleurs à des revers très-fréquens, à des mortifications, à des chagrins, à des humiliations, à des coleres,

res, à des dépits qui empoiſonnent tous ſes momens, & ce qui aggrave le danger de toutes ces impreſſions fâcheuſes, c'eſt ſouvent la néceſſité de les contraindre & de les maſquer.

§. 22. Le Laboureur n'ambitionne qu'une récolte abondante, & n'attache pas ſon bonheur à une multitude d'objets qui, étant auſſi celui du bonheur des autres, deviennent un ſujet de rivalité, un prix que chacun ſe diſpute; tous ſes vœux ſont pour une ſaiſon favorable, & ce ſont les vœux de tous ſes voiſins, ils ne ſe croiſent point; mais l'homme qui n'eſt heureux qu'autant qu'il peut compter ſur un emploi, ſur

une dignité, ſur un bénéfice, ſur une diſtinction, ſur une faveur, ſur un ſourire même que cent perſonnes, plus accréditées ou plus méritantes que lui, ambitionnent auſſi, vit au milieu d'un monde d'ennemis dont chaque démarche lui eſt ſuſpecte ; la crainte, la défiance, la jalouſie, l'inimitié habitent continuellement dans ſon cœur & troublent abſolument toutes ſes fonctions.

LANCISI, premier Médecin de deux Papes, & témoin long-temps des agitations d'une Cour orageuſe, avoit déjà averti combien il étoit impoſſible que les courtiſans ſe portaſſent bien,

parce, dit-il, *qu'ils ne prennent point d'exercice, & que leur esprit continuellement agité entre la crainte & l'espérance, n'a jamais un instant de repos ; ainsi il n'est point surprenant s'ils sont foibles, exposés aux symptomes de l'hypocondrie & tourmentés de maux de tête* (a).

Dans ce conflit continuel d'intérêts, quand l'un des compétiteurs l'emporte, l'ame de tous les autres est déchirée, & ce qu'il y a de plus cruel, c'est que

(a) De nativis Romani cœli qualit. Ch. 17. Il peint aussi très-bien dans le §. précédent les dangers de la façon de vivre de la Noblesse & des riches habitans de Rome.

dans les momens où l'on eſt livré au déſeſpoir, victime de l'uſage, c'eſt ſouvent un devoir indiſpenſable que d'aller embraſſer cet heureux concurrent avec un viſage où la ſérénité ſoit peinte. L'amour de la diſtinction en tous genres, cette fureur d'éclipſer tous ſes pairs en tout, a une multitude de branches, plus fortes ſans doute dans les Cours que par-tout ailleurs, mais qui exiſtent cependant, & ſe ſoutiennent très-bien dans toutes les villes où il y a une certaine quantité de gens du monde réunis, & où il y a par-là même des objets de prétentions. Toutes offrent à chaque inſtant quelque

ſujet de mécontentement, & cet état de l'ame influe néceſſairement ſur la ſanté.

§. 23. Les exemples de gens morts ſur le champ par l'effet des paſſions fortes, ne ſont pas rares, tous les Auteurs en ont recueillis.

Les Empereurs NERVA & VALENTINIEN périrent dans des accès de colere (*a*). VINCESLAS, Roi de Bohême, eut le même ſort.

(*a*) NERVA s'emportoit contre Regulus un de ſes Officiers; & VALENTINIEN contre les Sarmates qui avoient fait une incurſion en Illyrie. Sa colere fut ſi violente, qu'au moment où il menaçoit toute leur nation d'un prochain anéantiſſement, il fut attaqué d'un regorgement de ſang dans lequel il mourut promptement.

Une forte triſteſſe, quel qu'en ſoit l'objet, n'eſt pas moins funeſte. ADRASTE mourut au retour du ſiege de Thebes, en apprenant la mort D'AGYALÉE ſon fils, & la nouvelle de celle du Prince noir, tua EDOUARD III. ſon pere. La fille de CÉSAR & l'Impératrice IRENE moururent en apprenant, l'une la mort de POMPÉE, l'autre celle de l'Empereur PHILIPPE leurs maris. ANTIGONE EPIPHANES ne ſoutint point la honte d'une défaite; il avoua à ſes amis que ce chagrin le tuoit, il perdit rapidement ſes forces & mourut bientôt après.

La joie même a ſes martyres.

Quand les trois fils de DIAGORE, vainqueurs aux jeux Olympiques, vinrent poſer leurs couronnes ſur la tête de cet heureux pere, il ne ſoutint point ce plaiſir, & expira ſur le champ. Cette affection, quoiqu'imprimée par le bonheur, étoit trop vive; nos nerfs ne ſont pas faits pour cet extrême, & vraiſemblablement ceux de ſon cœur ſe paraliſerent. Les applaudiſſemens prodigués à une nouvelle tragédie de SOPHOCLE & à une nouvelle comédie de PHILIPIDES, déjà vieux l'un & l'autre, leur occaſionnerent à tous deux une joie mortelle.

Mais de toutes les paſſions, il

y en a peu de plus meurtriere que l'ambition fruſtrée ou la vanité humiliée, & les exemples ne peuvent en être nulle part auſſi fréquents que dans les Cours.

ALONZO PINÇON, l'un des Lieutenans de *Chriſtophe* COLOMB, qui s'étoit hâté de le dévancer à la Cour, au retour de leur expédition, mourut de chagrin de ce qu'on ne voulut pas l'y recevoir ſans ſon chef: & le Capitaine MUNK, cet habile navigateur, le premier qui ait pénétré juſques aux fonds de la baye de Hudſon, navré de la façon dont le Roi de Danemarck le traita au moment où il prenoit congé de lui,

pour un ſecond embarquement, fut faiſi ſur le champ par le chagrin, alla ſe mettre au lit & expira bientôt après.

On lit dans un ouvrage nouveau (*a*) qu'un des premiers Magiſtrats d'une République Suiſſe, tomba mort, aux pieds du concurrent qui venoit de l'emporter ſur lui, en s'approchant avec un viſage riant pour l'en féliciter : & un des plus célebres Profeſſeurs que l'Allemagne ait eu dans ce ſiecle, ayant reçu, d'un de ſes collegues, un affront pour le pas, ne réſiſta

(*a*) TISSOT Epiſtola HALLERO.

point à ce chagrin, & mourut peu de jours après.

Ces paſſions exceſſives ne s'obſervent pas tous les jours ; mais ces exemples qui prouvent leur force, nous apprennent combien leurs effets ſont funeſtes. Dans un moindre degré elles ne paroiſſent pas auſſi meurtrieres, & le ſont cependant beaucoup ; elles jettent le germe d'une foule de maux de langueurs, qui, ſe développant enſuite, tuent ſans qu'on ſache jamais leur vraie origine ; & les grands emplois expoſant néceſſairement aux paſſions vives & fréquentes, les Cours doivent être le ſéjour le plus défavorable à la ſanté ; plus

le nombre des circonſtances auxquelles le bonheur eſt aſſervi augmente, plus le bonheur diminue.

§. 24. Cette foule de gens dont l'homme du monde s'entoure, & qu'il croit néceſſaire à ſes beſoins, multiplient réellement ſes peines, entravent ſon repos, & ſont pour lui une ſource conſtante de déſagrémens, parce qu'un bonheur dépendant de tant de volontés qu'on ne régit jamais complétement, trouve autant d'obſtacles que de têtes.

L'homme de la campagne, ſans ambition, ni d'honneurs, ni de faveurs, ni de vanité, ni preſque de richeſſes, ſeul artiſan

de ſon bien-être, n'ayant autour de lui que les ſiens, ou un petit nombre de domeſtiques, qui étant ſes égaux, penſant comme lui & vivant avec lui, veulent comme lui, ou au moins ſe prêtent aiſément à toutes ſes volontés, n'eſt la victime d'aucune de ces paſſions deſtructrices. S'il les éprouve quelquefois, elles ſont bien plus foibles & bien plus paſſageres; ſa ſenſibilité étant moins grande, il eſt affecté bien moins fortement; la perte des perſonnes qui lui ſont les plus cheres, ne le touche preſque point; celle de ſes biens ne l'affecte pas beaucoup plus, parce que la pauvreté totale ne change

preſque point ſa façon de vivre; d'ailleurs il n'eſt jamais ſenſible qu'au préſent, au lieu que l'homme du monde à toutes les inquiétudes de l'avenir. Son imagination égarée par ſes nerfs irrités, lui en fait à chaque inſtant de chimériques. Une multitude de femmes ſont dans l'impoſſibilité de ſe bien porter, ſans parler des autres raiſons, par cette ſucceſſion continuelle de frayeurs, qui, les jetant à chaque inſtant dans un état violent, dérangent abſolument toute leur économie animale; elles pouſſent des cris, ſi la plus légere inégalité du terrein fait pancher leur carroſſe un peu plus d'un côté que d'un

autre, pendant qu'un Laboureur qui précede ce bruyant équipage, le laiſſe arriver ſur lui, avant que de tourner la tête & de penſer à faire un pas de côté pour l'éviter.

§. 25. Cette grande ſenſibilité fait que les gens du monde ſont auſſi les victimes de leurs affections les plus honnêtes ; tout ce qui afflige ou menace les leurs, tous les malheurs de l'humanité, ceux de la vertu, ſont pour eux des maux réels qui les troublent ſouvent plus que les leurs propres, & nuiſent eſſentiellement à leur ſanté. En un mot, infiniment plus ſenſibles à toutes les impreſſions, & expoſés à un

beaucoup plus grand nombre que le payſan, il eſt néceſſaire qu'ils en ſouffrent beaucoup plus.

ARTICLE VI.

Du ſommeil & de la veille.

§. 26. L'INFLUENCE des paſſions eſt principalement marquée ſur le ſommeil, dont la juſte longueur, la régularité & la tranquillité, ſont l'un des plus fermes appuis de la ſanté. Si l'on fait à cet égard le parallele des riches & brillans citadins avec les habitans de la campagne, l'on trouvera tout l'avantage du côté de ces derniers.

L'heure à laquelle ils ſe couchent, qui eſt celle que la nature a déſignée, par des caracteres ſenſibles, pour le repos de tous les animaux, & la diſpoſition dans laquelle ils ſe trouvent au moment où ils s'y livrent, font qu'il n'eſt pas poſſible que le ſommeil des uns reſſemble à celui des autres. Le payſan qui n'a les nerfs irrités par aucune affection de l'ame, & le ſang agité, ou l'eſtomac travaillé par aucune erreur de régime, ſe couche & s'endort; ſon ſommeil eſt tranquille & profond, il eſt difficile de l'en tirer: mais au moment où ſes forces ſont réparées, il ſe réveille, il eſt parfaitement à ſon

aiſe, frais, fort & gai. L'homme du monde agité par les affaires, les projets, les plaiſirs, les chagrins, les regrets du jour, échauffé par les alimens & les boiſſons, ſe couche avec des nerfs inquiets, un pouls agité, un eſtomac travaillé par le poids & l'âcreté des alimens, des vaiſſeaux pleins de ſucs qui les irritent; l'inquietude, le mal-aiſe, la fievre ſe couchent avec lui & le tiennent long-temps éveillé; s'il s'endort, c'eſt d'un ſommeil léger, inquiet, agité, troublé par des rêves effrayans & des réveils bruſques. Au lieu de ce bien-être que le laboureur éprouve le matin, l'homme du monde s'é-

veille avec des palpitations, de la fievre, de la laſſitude, de la ſéchereſſe, la bouche mauvaiſe, les urines ardentes, l'abattement, l'ennui, la mauvaiſe humeur; ſes forces ne ſont point réparées, ſes nerfs s'irritent & s'uſent, ſon ſang s'épaiſſit & s'enflamme, chaque nuit prend un peu ſur ſa ſanté, & fortifie le germe de quelque maladie.

ARTICLE VII.

Les ſécrétions & excrétions.

§. 27. LES ſécrétions & excrétions, ou en termes ordinaires, les ſéparations & éva-

cuations, ſont des fonctions très-importantes de l'économie animale. La ſécrétion conſiſte dans la ſéparation de quelques humeurs particulieres dans des organes deſtinés à cela, d'où elles ſont portées dans d'autres endroits où elles ſont utiles; c'eſt ainſi que la ſéparation de la ſalive ſe fait dans les glandes qui entourent la bouche & qu'elle eſt portée dans l'eſtomac; que celle de la bile ſe fait dans le foie d'où elle va aux inteſtins.

Les excrétions ſont ces évacuations qui emportent, hors du corps, le ſuperflu des alimens, ces parties qui ne peuvent point s'aſſimiler, s'identifier à nos par-

ties & qu'on appelle excrémens ; la tranſpiration, les urines & les ſelles ſont les principales : elles ſe font d'autant mieux, que les alimens ſont plus ſimples, qu'on vit plus ſobrement & plus régulièrement, que le ſommeil eſt plus tranquille, que l'air qu'on reſpire eſt plus pur, que le corps eſt plus exercé, qu'on eſt moins altéré par les paſſions ; ainſi il eſt aiſé de comprendre combien ces deux claſſes de fonctions doivent ſe faire mieux chez le payſan que chez l'homme du monde.

Des alimens âcres, des boiſſons échauffantes, des aſſaiſonnemens brûlans, dérangent abſolument la ſécrétion de l'hu-

meur qu'on appelle ſuc gaſtrique & qui ſe ſépare dans l'eſtomac pour ſervir aux digeſtions, épaiſſiſſent, durciſſent même la bile, obſtruent & enflamment ſes canaux, donnent des conſtipations, entretiennent une petite fievre ; toutes les ſécrétions & toutes les évacuations ſont dérangées. L'inaction, en agiſſant différemment, produit à la longue des effets très-ſemblables, mais ce ſont ſur tout les paſſions qui dérangent abſolument les fonctions de ces deux claſſes ; le chagrin, l'ennui, l'inquiétude, l'envie, détruiſent, comme on l'a dit, les digeſtions & les fonctions de la bile, & dès que ces

deux fonctions ſont dérangées ; les baſes de l'économie animale ſont renverſées, le ſommeil diſparoît, la ſanté ſe fane, & la porte eſt ouverte à toutes les maladies chroniques.

§. 28. L'on peut ranger ſous l'article des excrétions les plaiſirs de l'amour, & ici tout l'avantage reſte encore à l'homme de la nature. Elevé ſous les yeux de peres & de meres, accoutumé à une action continuelle, n'étant point livré à l'ennui de l'oiſiveté, à l'abri des lectures dangereuſes, éloigné des objets de ſéduction, il ne connoît le beſoin que tard, quand ſon accroiſſement étant terminé, l'excédent

de la ſanté réveille chez lui ce ſentiment que la nature a donné à l'animal pour le porter à créer ſon ſemblable après qu'il a lui-même acquis ſa maturité ; le déſir n'a jamais cette impétuoſité qui eſt plus ſouvent l'effet de l'imagination que du beſoin ; les facilités lui manquent ; ainſi ce plaiſir ne va preſque jamais chez lui au-delà du néceſſaire (*a*), & il contribue à ſa ſanté au lieu de l'affoiblir : mais chez le jeune

(*a*) Si le contraire à lieu quelquefois, comme je l'ai vu, c'eſt chez les jeunes mariés : s'ils ſe trouvent peu robuſtes & épouſent des femmes qui le ſoient plus qu'eux, ils s'affoibliſſent bien vîte & tombent dans un épuiſement, avec un peu de toux & de fievre, qui dégénere ſouvent en éthiſie.

homme de la ville qui ſe trouve dans des circonſtances abſolument différentes, les débauches dévançant l'âge de la force, ſont la cauſe la plus générale de ſes maladies & de ſon dépériſſement à la fleur de ſon âge.

§. 29. Les habillemens deſtinés à favoriſer la tranſpiration, ſont chez les gens du monde une des cauſes de leur peu de ſanté, & lui nuiſent de pluſieurs façons.

Premiérement, ils ſont ordinairement l'effet d'une ligature, qui, ſi elle n'eſt pas générale, porte au moins ſur les principaux vaiſſeaux. Ligatures étroites des pieds, ligatures ſous le jaret, au bas-ventre, ſous les aiſſelles,

aiſſelles, au cou, au poignet, dans tous les endroits où il importeroit que la circulation fût libre.

L'on ſait combien les corps baleinés ont détruit de tailles & de ſanté; l'eſtomac & les viſceres du bas ventre toujours comprimés, conſtamment gênés dans leurs fonctions, les font toutes mal, les digeſtions ſe perdent, les viſceres s'obſtruent, les humeurs s'alterent, les malades tombent dans les pâles couleurs & la cacochimie; l'acide prévaut, la nutrition ne ſe fait plus, les os s'affoibliſſent, leur figure s'altere ſouvent depuis l'âge de dix ans juſques à celui

de dix-huit, & ces mêmes moyens deſtinés à procurer des tailles élégantes, ſont la cauſe qu'il y en a beaucoup de contrefaites.

Un autre inconvénient des habillemens du monde, c'eſt que très-ſouvent les parties qu'il ſeroit le plus important de couvrir, le ſont le moins; les femmes ont la gorge & la poitrine alternativement nues ou très-couvertes; les hommes revêtus par tout ne laiſſent d'accès à l'air, que préciſément ſur le milieu de la poitrine, méthodes bien propres l'une & l'autre à endommager cette partie eſſentielle. Le payſan n'eſt jamais ſerré nulle part, & eſt toujours boutonné; ſa fem-

me & ſes filles ne connoiſſent pas les corps, & ont en tout temps la poitrine également couverte.

§. 30. Les pores de la tête toujours fermés par un maſtic gras & farineux, quelquefois ceux du viſage par des pomades chargées de particules nuiſibles, dont M. DES HAYS a fait connoître les dangers, ſont encore des cauſes qui nuiſent en arrêtant la tranſpiration, qui, étant retenue, reflue ſur les organes voiſins, & y produit pluſieurs maux différens.

La tête inégalement couverte, quelquefois beaucoup, quelquefois point, a auſſi ſon danger; & les plus petites cauſes peuvent

avoir de grands effets ſur des ſujets ſenſibles & délicats.

L'uſage fréquent des eventails n'eſt même point indifférent, & il y a long-temps qu'un habile Médecin a averti, qu'en arrêtant la tranſpiration du viſage, ils rendoient la tête chaude & peſante (a); je les crois la cauſe de beaucoup de maux d'yeux, de nez & de dents, & de beaucoup d'éruptions dartreuſes.

§. 31. La ſécrétion du lait eſt encore une des cauſes des maladies des femmes du monde. Si elles ne nourriſſent pas, ce lait s'épanchant, occaſionne une in-

(a) PLEMPIUS de togator. valetudin. p. 34.

finité de maux, preſque tous fâcheux & rebelles; parmi leſquels il en eſt un bien triſte, puiſqu'il va directement au détriment de la population & dont perſonne n'a parlé juſqu'à préſent; c'eſt une eſpece de paralyſie de l'uterus, ſuite des pertes laiteuſes, qui les rend inſenſibles au plaiſir & inhabiles à la génération; tout comme, épanché ſur les inteſtins, il produit quelquefois une diarhée ſans ſentiment. Si elles nourriſſent, ſans les ſoins qu'exige ce nouvel état, elles s'épuiſent & tombent dans des maux de nerfs.

§. 32. L'abus du tabac n'eſt plus, depuis bien des années,

une erreur réſervée aux gens du premier rang, elle appartient à tous les ordres ; il s'en prend plus dans les antichambres que dans les ſalons, & beaucoup plus dans les gargottes que dans les aſſemblées les plus brillantes. Mais l'uſage des odeurs ſoit en poudre, ſoit en liqueur, eſt une branche du luxe des toilettes qui a des inconvéniens très-réels, en irritant continuellement le genre nerveux, & en l'irritant ſi fortement chez quelques perſonnes, qu'elles tombent en foibleſſe, ſi elles ſont obligées de les ſoutenir long-temps ; il y en a, telle que celle du muſc, qui operent cet effet plus ſurement que

les autres : mais toutes, quelles qu'elles ſoient, ſont véritablement nuiſibles, & devroient être abſolument bannies. C'eſt puer que d'être parfumé, diſoit, il y a ſeize cents ans, MARTIAL; je ne ſais s'il corrigea quelques citoyens de Rome ; mais ſi l'abus ceſſa alors, il s'eſt bien reproduit : un inſtant de raiſon le feroit abandonner par toutes les perſonnes bien conſtituées, & il ſeroit réſervé à ceux que la nature a diſgracié, & qui ſont obligés de couvrir par des parfums quelques odeurs déſagréables dont ils ont le malheur d'être infectés.

ARTICLE VIII.

Maladies les plus fréquentes des gens du Monde.

§. 33. J'Ai préſenté fort rapidement les principales différences qu'il y a entre la façon de vivre de l'homme du monde & du laboureur : je dois actuellement indiquer quelles ſont les maladies qui réſultent le plus généralement de l'action continuée de ces différentes cauſes ; mais auparavant je ferai remarquer, que ces cauſes ayant une fois agi ſur une premiere géné-

ration, les enfans qui en naiſſent, naiſſent déjà plus foibles, & que le luxe & la molleſſe ayant préſidé à leur éducation, ces germes de maux qu'ils avoient apporté en naiſſant, ont été augmentés chaque jour; leurs enfans s'en ſont encore plus reſſentis, & le mal a dû faire des progrès d'âge en âge. Il y a un pays où les hommes de la Cour ſont reconnoiſſables à la petiteſſe de leur taille.

Nos peres bien moins forts que n'étoient nos aïeux,
Ont eu pour ſucceſſeurs des enfans plus débiles.

§. 34. Si l'éducation de l'homme du monde étoit la même que celle du laboureur, ſi on le ren-

doit fort dès ſon enfance, il ſeroit plus en état en entrant dans le monde, de ſoutenir les chocs qu'il doit y eſſuyer ; mais par un abus funeſte, on commence à ruiner ſa ſanté dès le moment où il voit le jour, ainſi il lui reſte peu de choſe à faire pour la perdre tout-à-fait, quand il peut en diſpoſer ; & il eſt de bonne heure expoſé aux infirmités qui ſont une ſuite de cette vie molle & uſante, dont les principaux effets généraux ſont un dérangement total des digeſtions, celui de toutes les fonctions des nerfs, toutes leurs maladies, des obſtructions, un principe d'âcreté dans les humeurs, & une diſpo-

ſition habituelle à la fievre. De ces effets généraux, appliqués aux différens organes, il réſulte pluſieurs maladies; j'indiquerai fort en abrégé les principales & les plus fréquentes.

§. 35. La premiere & l'une non pas des plus dangereuſes, mais des plus incommodes, c'eſt cette ſenſibilité à toutes les impreſſions de l'atmoſphere qui fait que toutes ſes varaiations un peu ſenſibles, incommodent. L'homme foible, au fond de ſon alcove, eſt ſûr que c'eſt le vent du nord qui regne; une inſomnie, un mal-aiſe général, des douleurs univerſelles le lui apprennent, pendant que ſon fer-

mier qui a déjà été plusieurs heures en plein air, a de la peine à en décider; les brouillards lui donnent la migraine; les temps pluvieux l'oppressent, lui ôtent l'appétit, l'énervent, le rendent malheureux; les temps froids le font tousser, lui donnent des coliques, des crachemens de sang, aux femmes des suppressions, le rendent irascible, emporté, incommode à vivre; & l'on se rappelle que le Chancelier de CHIVERNI, prédit au Président de THOU, que si le Duc de GUISE, irritoit l'esprit d'HENRI III. pendant la gelée, qui le rendoit presque furieux, il le feroit expédier sans forme de procès.

M. Boyle nous a conſervé l'hiſtoire d'une femme de la Cour de Londres, qui étoit ſi ſenſible, qu'elle jugeoit d'abord ſi les perſonnes qui entroient chez elle, avoient paſſé dans des quartiers où il y eût beaucoup de neige; en l'approchant, elles la faiſoient ſouffrir; ſes nerfs étoient irrités par le peu de parties nitreuſes dont leurs habits pouvoient s'être chargés, & que la chaleur des appartemens faiſoit évaporer & portoit ſur leurs voiſins. Obſervation qui prouve ce que l'Auteur d'un nouvel ouvrage très-intéreſſant vient d'établir, c'eſt que les particules dont l'air ſe trouve chargé dans ſes différen-

tes variations, contribuent beaucoup aux maux que les valétudinaires éprouvent dans ces différentes époques (*a*).

La délicateſſe dans le moral, n'eſt quelquefois pas moins exceſſive, & j'ai vu ſouvent une femme pleine d'eſprit & de raiſon, mais trop ſenſible, qui ne pouvoit point voir entrer chez elle des perſonnes, dont la phyſionomie ne lui plaiſoit pas, ſans éprouver un mal-aiſe marqué, & qui influoit très-ſenſiblement ſur ſon pouls.

§. 36. Les migraines ſont une autre maladie très - fréquente

(*a*) M. l'Abbé RICHARD, hiſtoire naturelle de l'air & des météores.

chez les gens du monde ; elles ſont ordinairement la ſuite d'un vice dans l'eſtomac ou dans les nerfs, ſouvent de tous les deux, & c'eſt une maladie d'autant plus fâcheuſe, qu'outre ſa violence, qui eſt quelquefois exceſſive, ſi elle devient fréquente & que les intervalles entre les accès ſoient courts, elle rend tout le genre nerveux d'une ſenſibilité qui ne permet plus de rien ſoutenir ; & enfin ſi après avoir duré pluſieurs années elle vient à ſe déranger on eſt expoſé à des maux plus fâcheux que la migraine la plus cruelle.

J'ai vu des paralyſies, des convulſions, des aſthmes, des

crampes d'eſtomac, des dyſuries très-fortes être la ſuite de ces migraines ceſſantes.

§. 37. Une grande ſenſibilité dans les yeux, des douleurs dans le fond du globe, une impoſſibilité de les ouvrir le matin, une légere agglutination des paupieres, un larmoyement trop aiſé, une impoſſibilité de s'appliquer à aucune lecture ou à aucun autre ouvrage, ſont encore les ſuites de ce principe d'échauffement & de ſenſibilité, qui ſe retrouve toujours ſous différentes formes chez les perſonnes dont la ſanté m'occupe actuellement, & ſont peut-être augmentées par la grande clarté

des appartemens, par la multiplicité des glaces & des réverbérations, par la fumée même d'un grand nombre de bougies.

§. 38. Un autre effet, peu conſidérable en lui-même, & ſi l'on n'y faiſoit point attention, mais qui eſt une ſource de maux ou par l'inquiétude qu'il donne ou par les remedes qu'on fait pour s'en débarraſſer, c'eſt les boutons qui viennent au viſage.

Il ſont l'effet de ce principe d'âcreté dans les humeurs & de cette irrégularité dans la tranſpiration, qui ſont l'appanage des gens de cet ordre ; c'eſt ce même double principe qui fait auſſi éclore cette multitude de

maladies dartreuſes, non-ſeulement au viſage mais ſur tout le corps, qui ſont bien plus fréquentes parmi les gens du monde que chez les autres.

§. 39. La gale, qui eſt le plus ſouvent une maladie contagieuſe répandue par la mal-propreté, eſt commune chez le peuple & chez les artiſans, rare chez l'ordre des gens propres; mais les dartres plus rares chez le peuple, qui a le ſang naturellement doux, & qui a la gale parce qu'il la gagne par contagion, ſont plus fréquentes chez les gens qui ſont plus propres, mais qui portent, dans un ſang ſurchargé de parties âcres, un

principe de maladies éruptives toujours prêt à ſe manifeſter ſous différentes formes, & qui, refluant quelquefois de la peau ſur les organes intérieurs, d'autres fois s'accrochant aux organes intérieurs ſans s'être auparavant manifeſté extérieurement, produit des maux de tête, des toux, des aſthmes, des ſpaſmes, des vomiſſemens, des coliques, des diarrhées, & une foule d'autres maladies, ſouvent mal traitées, parce qu'on ne fait pas attention à leur véritable cauſe.

La Goutte.

§. 40. L'âcreté goutteuſe, fruit des mauvaiſes digeſtions, d'une

tranſpiration irréguliere & ſouvent d'un ſang enflammé, eſt encore une des maladies réſervées aux gens qui ſe livrent aux excès de la table, aux plaiſirs de l'amour, aux veilles, à l'inaction, à toutes les paſſions, à une forte contention d'eſprit; & qui eſt preſque abſolument inconnue chez le campagnard.

Malheureuſement elle paſſe des peres qui l'ont méritée à leurs enfans innocens, & quand elle eſt une fois établie, elle ſe déracine bien difficilement.

Lorſqu'elle eſt réguliere elle fait ſouffrir de temps en temps des douleurs aſſez vives pour donner des regrets à tout ce

qu'on a fait pour la provoquer ; mais les plus grands maux qu'elle produiſe, c'eſt quand elle ne peut pas ſe fixer, ou quand elle ſe dérange ; dans l'un & l'autre cas, errante dans la maſſe des humeurs, irritant ſucceſſivement différentes parties internes ou externes, elle produit alternativement des douleurs, des ſpaſmes, des paralyſies, des angoiſſes, des fievres, des coliques, des obſtructions, le calcul, des nodoſités, un mal-aiſe continuel, une foibleſſe habituelle des jambes, la privation de tout bien-être, celle par là même de tous les plaiſirs ; on n'en goûte véritablement aucun quand on ne

jouit plus de ce ſentiment de ſanté, qui eſt le premier de tous & la baſe de tous les autres.

Maladies du poumon.

§. 41. Le poumon eſt un des organes qui ſouffre le plus de cette diſpoſition âcre & inflammatoire de la maſſe du ſang; l'humeur qui en tranſpire continuellement, étant la même que celle qui tranſpire par la peau, le même principe d'âcreté qui ſe trouve dans celle-ci, & qui occaſionne les maux décrits §. 38. 39. irritant la membrane intérieure du poumon, y produit des maux bien plus fâcheux, puiſqu'ils ont leur ſiege dans un or-

gane bien plus important ; de là naiſſent la toux, l'oppreſſion, les aſthmes, les chaleurs de poitrine. Si la tranſpiration externe vient à s'arrêter & à refluer ſur le poumon, c'eſt ce qu'on appelle un catarre ou un rhume, qui attaque également l'intérieur des narines, la gorge, la poitrine, & qui devient ſouvent une véritable inflammation.

Mais de tous les dérangemens que le genre de vie dont je parle produit dans le poumon, l'un des plus fréquens & des plus dangereux, c'eſt les tubercules : c'eſt le nom qu'on donne à de petites tumeurs, depuis la groſſeur d'une lentille juſqu'à celle

d'une petite noix, plus ou moins dures, qui naiſſant dans le poumon, d'abord petites & en petit nombre, deviennent enſuite plus grandes & plus nombreuſes. Je donnerai plus bas leur hiſtoire avec un peu plus de détail; il ſuffit de dire ici, qu'ils ſont rares chez le peuple, & une des cauſes les plus ordinaires de l'étiſie chez les gens du monde. Les mets ſucculens, l'uſage des vins forts ou des liqueurs, & l'abus des femmes, ſont trois cauſes qui ne manquent gueres de les produire quand le poumon eſt foible. L'on voit des étiſies chez le payſan comme chez les gens du monde, mais elles ſont

ſouvent

ſouvent chez lui la ſuite d'une inflammation de poitrine mal traitée, ou d'un rhume trop négligé.

Maladies de l'Eſtomac & des Inteſtins.

§. 42. Si l'on paſſe des organes contenus dans la poitrine à ceux que renferme le bas-ventre, l'eſtomac ſe préſente le premier, & c'eſt celui dont les fonctions ſont le plus dérangées par ce genre de vie qui caractériſe la bonne compagnie. Le dégoût, la faim irréguliere, la mauvaiſe bouche, les maux de cœur, les aigreurs, les crampes ou ſpaſmes de l'eſtomac, les vomiſſemens

habituels, la ſoif, la ſéchereſſe de gorge ſont des maladies preſqu'inconnues dans les villages, & qui tourmentent le citadin en proportion de ſes plaiſirs de mode, de ſa ſenſualité, de ſon luxe ; au lieu que l'agriculteur mangeant à-peu-près tous les jours de ſa vie la même quantité, les mêmes mets & aux mêmes heures, ne ſent jamais ſon eſtomac.

§. 43. Les fonctions des inteſtins ſont & doivent être auſſi dérangées que celles de l'eſtomac ; un mal-aiſe fréquent dans les entrailles, beaucoup de chaleur, de la conſtipation, du deſſéchement, des vents con-

tinuels, des coliques habituelles & ſur-tout des hémorroïdes, maladie auſſi rare aux champs que fréquente à la ville, ſont des ſymptomes dont ſe plaignent tous les jours les perſonnes dont je parle, & qui les conduiſent peu-à-peu à de bien plus graves.

Obſtructions.

§. 44. Les autres maladies les plus ordinaires, ſont les obſtructions des différens viſceres, ſur-tout du foie & du méſentere, auxquelles conduiſent néceſſairement l'inaction & ſur-tout les paſſions qui, troublant ſur le champ l'ordre des ſécrétions & ſur-tout celle de la bile, font

qu'elle croupit dans ſes canaux, s'y épaiſſit, s'y durcit même, les obſtrue tout-à-fait, & quelquefois devenant véritable calcul, dont le ſiege eſt plus ordinairement dans la véſicule du fiel que dans le foie, occaſionne ces coliques bilieuſes atroces, qui dépendent de la difficulté que ces calculs ont à paſſer de la véſicule dans les boyaux par le canal choledoque, & qui, ſi l'on n'en détruit pas le principe, rendent la vie très-malheureuſe, & jetant enfin dans des jauniſſes cruelles, qui finiſſent par une hydropiſie incurable, en abrégent beaucoup la durée.

De toutes les obſtructions du

bas-ventre, celles du foie, & ſur-tout celles de ſon petit lobe, ou lobe ſupérieur, ſont les plus fréquentes; mais il me paroît que celles du pylore (c'eſt le paſſage de l'eſtomac aux inteſtins) & du méſentere, deviennent plus communes qu'elles ne l'étoient, & c'eſt une ſuite bien naturelle de l'augmentation de dérangement dans les digeſtions. Des nerfs toujours irrités troublent abſolument l'ordre de la circulation, & les gonflemens fréquens des inteſtins, en comprimant les vaiſſeaux & forçant ſouvent les humeurs à croupir, produiſent le même effet.

De ces engorgemens joints à

l'âcreté des humeurs, naiſſent ces petites fievres qui reviennent ſi ſouvent chez pluſieurs perſonnes délicates, qui cedent pendant quelque temps à la diete & à de légers évacuans, & qui enſuite ne cedent plus à rien, mais détruiſent inſenſiblement le malade.

La Pierre.

§. 45. La pierre de la veſſie eſt plutôt une maladie attachée à certains pays qu'à certains ordres d'hommes, & je ne la crois pas plus fréquente chez les riches que chez le peuple, excepté chez les goutteux, qui ſont même moins ſujets à la pierre qu'à la

gravelle dont on peut être fatigué pendant longues années, ſans qu'il ſe forme jamais de gros calculs.

§. 46. Telles ſont les maladies qui attaquent plus ordinairement les différentes parties; mais il y en a une autre plus fréquente encore, plus particuliere aux gens du monde, plus évidemment l'effet de leurs mœurs, de leurs paſſions, de leur régime, de leur façon de vivre, ce ſont les maux de nerfs.

Maux de Nerfs.

Les mauvaiſes digeſtions, la nutrition imparfaite qui en eſt la ſuite, l'inaction qui nuit à toutes

les ſécrétions, ſont cauſe que la matiere des eſprits animaux n'eſt point ſuffiſamment travaillée ; les veilles, les irrégularités de la tranſpiration, l'âcreté des alimens les rendent âcres eux-mêmes ; les fonctions de tous les viſceres ſe faiſant mal, les irritent ; les paſſions continuelles les bouleverſent ſans ceſſe ; ainſi il n'eſt point étonnant que toutes leurs fonctions ſe faſſent mal, que leur cours ſoit irrégulier, & que de là naiſſent cette foule innombrable de maux qui varient chez tous les ſujets, qui varient d'un jour à l'autre chez le même ſujet, & dont les variations poſſibles ſont, non pas

infinies ſans doute, mais ſûrement indéfinies ; il faudroit pour les nombrer, aſſigner le nombre des parties du corps humain qui ont des nerfs, & qui ſont aſſez conſidérables, pour que leur léſion puiſſe opérer un effet ſenſible, & calculer de combien de combinaiſon ce nombre eſt ſuſceptible ; la ſuite des chiffres qui exprimera le réſultat de cette opération, ſera le nombre poſſible, je ne dirai pas des maladies de nerfs, on peut les réduire à un aſſez petit nombre de claſſes, mais des ſymptomes nerveux. Ces claſſes ſont, la paralyſie ou la ceſſation d'action ; le ſpaſme ou l'action trop forte &

trop continuée ſur une même partie ; la mobilité qui eſt une facilité trop grande à paſſer d'une action trop forte à une action trop foible, ou une ſenſibilité ſi grande, que la réaction des nerfs eſt toujours plus que proportionnée à l'action des impreſſions. Ce ſont les ſymptomes de cette derniere claſſe qui ſont les plus fréquens, & qui rendent ſi fâcheuſe la vie de tant d'hommes à qui tout rit, & qui ne ſont malheureux, que parce qu'ils trouvent dans leurs nerfs un obſtacle inſurmontable au bonheur. La plus légere impreſſion devient pour eux une ſenſation vive ; ce que leur voiſin n'apperçoit pas

même, les affecte fortement; ce qui occaſionne chez lui un ſentiment légérement déſagréable, leur fait éprouver une douleur aiguë. Dans le moral, tout ce qui ne les flatte pas les déchire; une idée qui n'eſt pas riante les déſeſpere, & n'étant point maîtres de la chaſſer, elle ſe repréſente ſans ceſſe à leur eſprit & les déſole continuellement. Tout ce qui ne court pas au devant de leur bonheur, fait leur malheur; par là même, preſque tout ce qui les entoure les chagrine, & en eſt chagriné; la vraie félicité s'éloigne d'eux, & ils ont d'autant moins d'eſpérance d'en jouir jamais, que leurs volontés &

leurs goûts ayant la même inſtabilité que leurs nerfs, les objets de leurs fantaiſies, de leurs appétits, de leurs paſſions, varient quelquefois d'un moment à l'autre ; craignant tout, ne jouiſſant de rien avec tranquillité, leur vie ſe paſſe en effrois & en déſirs ſans aucune poſſeſſion tranquille ; tandis que l'heureux cultivateur déſire peu, jouit tranquillement & ne craint jamais.

§. 47. Outre les maladies dont je viens de parler, & qui peuvent attaquer indiſtinctement l'un & l'autre ſexe, le genre de vie que j'examine, rend les femmes du monde plus particuliérement ſujettes à quelques-unes qui ſont

bien plus rares dans les campagnes ; je n'en indiquerai ici que quatre ; l'irrégularité dans les regles, les fauſſes couches, les ſuites fâcheuſes des couches, & les pertes blanches.

Irrégularité des regles.

§. 48. Cette eſpece de pâles couleurs qui dépend de ce que les regles ont de la peine à s'établir, eſt aſſez fréquente à la campagne : on y voit ſouvent des filles de dix-huit & de vingt ans, qui ne ſont pas encore réglées ; il y en a des raiſons naturelles qui leur ſont particulieres. Il n'en eſt pas de même chez les perſonnes qui vivent à la ville & y

menent la vie de la ville ; les regles y paroiſſent, & les jeunes filles y ſont nubiles bien plus vîte qu'aux champs ; quelquefois même beaucoup trop tôt ; parce que ces regles hâtives contribuent ſouvent à les affoiblir pour toute leur vie, & à jetter chez elles le germe de toutes les maladies de langueur qui peuvent dépendre de ce que les fibres reſtant trop lâches, les vaiſſeaux n'acquierent jamais la force qu'ils devroient avoir, & par là même aucune fonction ne parvient jamais à ſe faire parfaitement bien. Mais ſi les regles s'établiſſent tard chez les campagnardes, elles s'y maintiennent bien plus réguliére-

ment ; l'uniformité de leur vie établit chez elles à cet égard le plus grand ordre, & cet ordre contribue beaucoup à leur bonne ſanté. Ce n'eſt pas la même choſe chez les femmes du monde, dont pluſieurs ſont ſujettes à la menſtruation la plus irréguliere, & ſurtout à de très fréquens retards ſans cauſe apparente. Souvent la ſuppreſſion eſt de deux ou trois mois. Quelquefois il y a de la régularité dans le temps des retours, mais une diminution ſenſible dans la quantité ; chez d'autres, au contraire, les retours ſont trop fréquens, ou les évacuations trop abondantes ; & tous ces états, ſuites ſi naturel-

les de la façon de vivre & ſur-tout des paſſions, conduiſent toujours au mal-aiſe, à la langueur, à l'abattement, aux maux de tête & aux obſtructions.

§. 49. Non ſeulement la menſtruation eſt plus irréguliere chez les femmes du monde, mais elles l'éprouvent beaucoup plus douloureuſement, & il eſt auſſi commun de trouver chez les jeunes perſonnes de cet ordre, ces coliques atroces qui précedent chaque apparition des regles, & vont quelquefois juſqu'aux convulſions, qu'il eſt rare de les trouver chez celles qui vivent en campagne, & pour qui cette époque n'eſt point un temps de

langueur comme pour les autres; ainſi on peut hardiment ranger ces coliques menſtruelles parmi les maladies des femmes de la ville ; elles y ſont d'autant plus expoſées, que leur façon de vivre les rend plus ſujettes aux engorgemens & aux maux de nerfs.

Fauſſes Couches.

§. 50. Cette foibleſſe dans les fibres de l'uterus qui en rend les évacuations ſi irrégulieres, entraîne néceſſairement plus de diſpoſitions à des fauſſes couches, par deux raiſons : la premiere, c'eſt que l'adhérence de l'arriere faix eſt bien plus foible, parce

que la force d'adhéſion entre des corps ſemblables, eſt toujours proportionnée au degré de denſité, ainſi la ſéparation eſt bien plus aiſée : la ſeconde, c'eſt que l'abord du ſang s'y faiſant fort irréguliérement, il eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'il produit une hémorragie dont la fauſſe couche eſt preſque toujours la ſuite, d'autres fois ſi peu abondant, qu'il eſt inſuffiſant à la nourriture de l'enfant ; il ſe flétrit, les enveloppes ont le même ſort, & le détachement ſuit néceſſairement cet état. On peut en ajouter une troiſieme, c'eſt la mobilité des nerfs des femmes du monde qui, comme je l'ai dit, les

rend ſi ſuſceptibles de frayeurs ; & les frayeurs ſont de toutes les cauſes d'avortement les plus fréquentes. L'on ſent par là combien cette ſeule cauſe doit les rendre plus rares chez les campagnardes qui ne craignent rien, que chez les Dames qui craignent tout, & dont cette foibleſſe a occaſionné & occaſionne tous les jours le dépériſſement des plus grandes maiſons.

Les fréquentes fauſſes couches affoibliſſent beaucoup les femmes, parce qu'elles ſont ordinairement accompagnées de pertes très-abondantes qui les épuiſent, & ce qu'elles ont de fâcheux, c'eſt qu'une premiere en entraîne

ſouvent une ſeconde, & celle-ci une troiſieme ; j'ai vu une femme qui s'eſt bleſſée douze fois à trois mois, ſans avoir jamais pu paſſer ce terme.

Suites de couche.

§. 51. Si les fauſſes couches tuent beaucoup d'enfans dans les maiſons les plus conſidérables, les mauvaiſes couches y tuent beaucoup de meres ou au moins les jettent dans des maladies de langueur qui abregent beaucoup leurs jours, & les rendent ſtériles après une premiere groſſeſſe.

Ces couches funeſtes & rendues ordinairement telles par la

complication d'une fievre putride, de l'inflammation de l'uterus, du lait épanché & des déſordres nerveux, ſont infiniment plus rares à la campagne, où ce concours de cauſes ne ſe trouve pas, & où il eſt ſi commun de voir des femmes qui ont eu un aſſez grand nombre d'enfans ſans avoir jamais été obligées de prendre même une once de manne; & ſi l'on lit pluſieurs mémoires à conſulter ſur la ſanté des femmes du monde, on voit très-fréquemment l'origine de leurs maux, remonter à une couche fâcheuſe, ou à une fauſſe couche. Ces époques portent à leur ſanté, des coups dont elles ne peuvent point ſe remettre.

§. 52. Parmi les mauvaiſes ſuites de couches les plus fréquentes, il faut compter les ravages du lait épanché ; maladie ſi rare autrefois, qu'elle eſt à peine indiquée par les Auteurs qui ont écrit il y a plus de quarante ans, & ſi fréquente aujourd'hui dans les villes, qu'elle eſt devenue un des objets principaux de ceux qui, depuis lors, ont traité des maladies des femmes, ſans qu'on ſoit cependant parvenu à en expliquer les cauſes & les phénomenes d'une façon ſatisfaiſante.

Le changement que la groſſeſſe imprime à l'uterus, influe ſur toute la machine, mais

principalement ſur les ſeins ; ils deviennent ſenſibles, douloureux, ils ſe gonflent, il s'y forme du lait, quelquefois dès les premieres ſemaines de la groſſeſſe ; & à la fin de cette époque, il eſt rare qu'il n'y en ait pas une certaine quantité.

Le ſecond, plus ordinairement le troiſieme, quelquefois ſeulement le ſeptieme ou le huitieme jour, il s'y porte avec une bien plus grande abondance, & cette opération eſt aſſez ſenſible pour occaſionner une fievre, quelquefois très-forte, & qui ſe compliquant à d'autres cauſes, peut devenir dangereuſe. Si ce lait dépoſé dans les ſeins en eſt

tiré, toutes les fois qu'ils ſont remplis, par l'enfant auquel la nature l'avoit deſtiné, il continue à y abonder, & l'on n'a rien à craindre de ſes déſordres; il peut couler pendant pluſieurs années, & le ſeul danger auquel il expoſe, c'eſt à l'épuiſement. Le lait ſe forme du chyle dont il conſerve encore la plupart des caracteres; ainſi la nourriture de l'enfant ſe prend ſur celle de la mere; & ſi celle-ci n'a pas plus d'appétit, pendant qu'elle nourrit, il faut néceſſairement qu'elle s'épuiſe, ce qui arrive tous les jours, & jette beaucoup de femmes dans la langueur & les maux de nerfs.

Mais

Mais ſi ce lait, qui paroît quelquefois ſe former dans les vaiſſeaux, avant que d'être porté aux ſeins, ne s'y dépoſe pas, ou ſi après s'y être dépoſé, il reflue dans la maſſe des humeurs, il y opere comme un corps étranger, qui eſt incapable de s'aſſimiler au ſang (*a*), il agit comme irritant

(*a*) Les épanchemens de lait, les dépôts laiteux, les évacuations laiteuſes ſans qu'il ait jamais paru de lait au ſein, porteroient à penſer que l'état de groſſeſſe fait ſur les vaiſſeaux un tel changement, qu'ils operent celui du chyle en lait ſans l'intervention des ſeins; cette action ſeroit difficile, peut-être impoſſible à expliquer, ce qui ne ſeroit pas un titre pour la rejeter: mais ne pourroit-on cependant pas croire, avec plus de vraiſemblance, que lors même qu'on n'a point apperçu de lait dans les ſeins, il y en a ce-

& produit une fievre quelquefois très-violente, d'autres fois plus modérée, mais qui ne ceſſe jamais entiérement que le ſang

---

pendant réellement eu, mais en petite quantité, & que ne s'étant point fait jour par les vaiſſeaux excrétoires, il a repaſſé dans les vaiſſeaux; qu'il a agi ſur la partie avec laquelle il a le plus d'analogie, qui eſt le chyle; qu'il ſe l'eſt aſſimilé, en a fait un vrai lait; que ce premier chyle, devenu lait, a agi ſur un nouveau, & qu'ainſi la plus grande partie du chyle s'altere & devient vrai lait, ſans être jamais portée au ſein; ce qui explique très-bien tous les déſordres produits par cette humeur chez des femmes qui n'ont jamais eu l'apparence d'en avoir; ce qui n'eſt pas rare; ce ſont même ſouvent les plus dangereuſement malades.

Il y auroit beaucoup d'expériences curieuſes à faire; premiérement, pour s'aſſurer exactement des caracteres du lait & du chyle

ne ſe ſoit débarraſſé de cette humeur à laquelle il ne peut pas s'allier, & qui paroît agir comme feroit une injection légérement acide.

§. 53. On peut ranger ſous trois claſſes les effets de ce lait ainſi épanché ; ou il reſte dans les vaiſſeaux, ou il s'évacue par

---

dont on a bien aſſigné les reſſemblances ; mais non pas les diſſemblances ; ſecondement, pour connoître les effets du lait injecté dans les vaiſſeaux ; on procureroit des épanchemens artificiels de lait, & on obſerveroit les effets qui en réſulteroient ; peut-être qu'on verroit des fievres laiteuſes, des évacuations du même genre, des dépôts, des ſuppurations, des convulſions, des paralyſies, des caries, des luxations, & tout l'appareil effrayant des ſymptomes qu'on obſerve chez les accouchées.

quelque couleur naturel, ou enfin il forme un dépôt ſur quelque partie interne ou externe.

Quand il reſte dans les vaiſſeaux, il entretient une fievre continue, qui devenant fievre lente, accompagnée ordinairement d'une petite toux ſéche & d'une aridité de la peau plus grande qu'on ne la trouve ordinairement dans les autres fievres lentes, détruit toutes les fonctions, & conduit à la mort.

§. 54. Les voies par leſquelles le lait s'évacue le plus ordinairement, ſont, l'utérus, les ſelles & les urines.

L'on voit ſouvent que dès que les pertes rouges diminuent,

elles ſont remplacées par une perte blanche abſolument laiteuſe, dont j'ai indiqué plus haut §. 31. un des dangers. Un autre plus fréquent, c'eſt de laiſſer des pertes blanches.

§. 55. La ſeconde voie par laquelle le lait ſort, c'eſt les inteſtins : il n'y a point de Médecins ni d'Accoucheurs qui n'ayent vu très-fréquemment, dans les couches, des ſelles véritablement laiteuſes ; quelquefois le lait paroît très-bien conditionné, d'autres fois légérement altéré.

J'ai vu 77 ſelles dans 24 heures qui ne paroiſſoient abſolument que du lait, & dont le

total pouvoit monter à vingt-quatre ou vingt-cinq pintes ; l'odeur qui s'en exhaloit étoit exactement celle du lait aigri ; les jours ſuivans, cette évacuation abondante, qui affoiblit prodigieuſement la malade, & l'auroit tuée ſi elle avoit continué avec la même violence, diminua très-conſidérablement, mais elle dura cependant plus de ſix ſemaines ; & j'en ai vu ſouvent, mais moins abondantes, durer plus long-temps.

§. 56. Les urines ſont une troiſieme voie par laquelle le lait s'évacue ſouvent très-abondamment. J'ai vu des femmes en rendre, de temps en temps,

par cette voie, plus de ſix mois après leurs couches, & c'eſt celle qui les affoiblit le moins & qui a le moins de danger.

§. 57. Il eſt plus rare que le lait s'évacue par les vomiſſemens que par les ſelles. J'en ai cependant vu rendre quelquefois par cette voie, & deux fois ces vomiſſemens ont été des criſes ſalutaires qui retirerent les malades des portes du tombeau.

§. 58. On ne ſue point le lait ſous ſa forme naturelle comme on le rend par l'utérus, les ſelles, les urines ou les vomiſſemens, mais la ſueur eſt cependant une des évacuations par leſquelles il ſe diſſipe ſouvent. D'abord,

il eſt certain qu'une ſueur abondante à la fin de la fievre de lait eſt ce qui peut mettre la malade le plus à l'abri de tous les ravages occaſionnés par le lait; & cette même ſueur établie dès le premier jour des couches, diminue ſenſiblement cette fievre, tant il eſt vrai qu'elle ſouſtrait une partie de ſa cauſe; vérité dont ne permet pas de douter l'odeur & l'état des linges dans leſquels on ſue. Ils acquierent ſouvent, en ſéchant, une roideur qui prouve évidemment qu'ils ſont imbibés d'une humeur plus épaiſſe que la ſimple ſueur ordinaire.

§. 59. Quelquefois le lait ſe

reporte aux ſeins, & c'eſt la criſe la plus favorable ; je les ai vu ſe remplir au bout de ſept ſemaines, couler abondamment, & tous les accidens que la malade éprouvoit ſe diſſiper. Il y reparoît même au bout de pluſieurs mois, & j'ai ſous les yeux, des femmes chez qui cette alternative de lait aux ſeins & de langueur s'eſt ſoutenue pendant très-long-temps.

§. 60. Après ces premiers temps de la couche paſſée, il arrive encore quelquefois que quand on eſt parvenu à diminuer cette fievre laiteuſe lente, dont j'ai parlé §. 54. qui eſt accompagnée d'une ſi grande ſéche-

reſſe, la peau s'humecte un peu, & enfin vient à laiſſer couler une ſueur aſſez abondante qui eſt une criſe favorable, mais jamais complette, & au ſecours de laquelle il faut en appeller d'autres.

§. 61. Quelquefois la nature eſſaye cette criſe & ne l'opere pas, mais porte ſeulement le lait à la peau; c'eſt ce qui forme ces maladies qu'on appelle éruptions laiteuſes, qui ſe maſquent ſous différentes formes, & ſe fixent dans différentes parties: tantôt ce ſont des furoncles qui ſe ſuccedent continuellement, d'autres fois des panaris, qui ſont une eſpece de furoncles,

ſouvent des dartres, des gales, d'autres fois de ſimples ſuintemens plus ou moins abondans, aqueux ou purulents, pluſieurs autres maux qui, quelques formes qu'ils prennent, ſont ſouvent très-longs, ſi on ne les traite pas bien dès les commencemens.

Le mal paroît quelquefois endormi, la malade ſe croit guérie, & au bout de quelques ſemaines il reparoît avec une nouvelle vigueur ou ſous une nouvelle forme. J'ai été conſulté par une femme qui, dans l'eſpace de trois ans, avoit perdu à différentes repriſes pluſieurs ongles, & pluſieurs fois les mêmes, tou-

jours assez douloureusement ; en les comptant elle en trouvoit vingt-trois tombées & renouvellées.

§. 62. La troisieme terminaison du lait épanché est ce qu'on appelle proprement dépôt laiteux, dont M. Puzoz, à qui on doit un excellent ouvrage françois sur les accouchemens, a le premier traité avec une juste étendue, & de la façon la plus satisfaisante. Les vaisseaux continuellement irrités par le lait cherchent à s'en débarrasser, comme quand ils sont infectés par l'humeur de la goutte, de la petite vérole, de la rougeole, de la peste, &c. Quand l'éva-

cuation ne peut pas s'en faire par les couloirs, dont j'ai parlé dans les §. précédens, il s'en fait un dépôt ſur quelques parties, comme il arrive ſouvent que dans une fievre aiguë la nature fait un dépôt de l'humeur irritante ſur quelque organe, & ce dépôt eſt un bien ou un mal ſuivant l'importance de la partie ſur laquelle il ſe fait.

Il en eſt de même des dépôts laiteux; on a vu que ſi ce lait épanché ne ſe ſéparoit pas de la maſſe des humeurs, il entretenoit une fievre qui conduiſoit à la mort; mais s'il ſe dépoſe ſur quelque organe eſſentiel, tels que le cerveau ou le poumon,

comme cela arrive quelquefois dans les dix ou douze premiers jours de la couche, la malade périt promptement. Après cette époque, il eſt plus rare que le dépôt ſe faſſe ſur ces organes; il ſe fait alors ou dans quelques parties du bas ventre & principalement du baſſin, ou extérieurement, & plus ſouvent ſur les extrémités inférieures qu'ailleurs. Je l'ai vu ſe dépoſer ſur le méſentere, ſur les ovaires, fréquemment au pli de la cuiſſe, quelquefois à ſon articulation, dans les interſtices des muſcles même de la cuiſſe que j'ai vu d'une groſſeur triple de ſa groſſeur ordinaire, avec des douleurs

atroces, ſur la jambe, ſur les graiſſes qui entourent les ſeins, au bras, &c.

§. 63. Au moment où ces dépôts commencent, l'irritation étant moins générale, la malade ſe ſent un peu mieux & la fievre diminue : mais bientôt l'engorgement occaſionnant des douleurs plus ou moins vives, quelquefois atroces, le dépôt n'étant pas complet, ou une partie de l'humeur dépoſée repaſſant dans la maſſe du ſang, il ſe reproduit une nouvelle fievre, toute auſſi forte, ſouvent accompagnée d'accidents plus graves que la premiere, & les malades tombent dans l'état le plus triſte qui

dépend des douleurs, de la léſion des fonctions produites par la tumeur, de l'irritation du genre nerveux, de la fievre & des nouveaux dépôts d'une partie de l'humeur repompée qui, ſe portant ſur différentes parties, occaſionne les accidens les plus fâcheux, & ſouvent les plus ſinguliers, dont l'hiſtoire offre des détails immenſes qui n'appartiennent pas à un ouvrage qui n'eſt point deſtiné aux Médecins, & dont le but principal n'eſt que de faire connoître aux malades les maux auxquels leur genre de vie les expoſe.

§. 64. Ceux que je viens de décrire, les irrégularités de menſ-

truation, les ſuites funeſtes de couches & le lait épanché, maladies auſſi fréquentes chez les femmes du monde, que rares à la campagne, ont leur ſource évidente dans cette irrégularité de ſécrétions qu'on a vu plus haut être l'effet de leur genre de vie; dans ce principe d'âcreté & de diſpoſition inflammatoire qui exiſte toujours dans leur ſang; dans les amas de matieres échauffées qui brûlent toujours leurs entrailles; dans cette mobilité du genre nerveux qui eſt toujours prête à troubler les fonctions & les évacuations; enfin, dans ces altérations continuelles de l'ame qui chan-

gent ſans ceſſe l'état du corps ; ce ſont ces mêmes cauſes qui rendent ſouvent les maladies aiguës des perſonnes de cet ordre, ſi irrégulieres, ſi compliquées, ſi difficiles & ſi longues.

§. 65. Les pertes blanches ſont une autre maladie preſque abſolument inconnue aux payſannes, & très-ordinaires chez les femmes des rangs ſupérieurs. (*a*) Leurs variétés, leurs effets multipliés, leurs cauſes différentes n'entrent pas dans mon plan, & je me borne à trois obſervations générales ; l'une, c'eſt que l'abattement preſque continuel,

(*a*) M. MALOUIN dit, qu'elles ſont plus fréquentes à Paris que par-tout ailleurs.

la foibleſſe, la diſpoſition à la triſteſſe, le ſentiment fréquent d'angoiſſe au creux de l'eſtomac, celui de peſanteur & de foibleſſe aux reins, le dégoût, la pâleur, la maigreur, les yeux abattus, ſont les ſymptomes les plus ordinaires de cette maladie : la ſeconde, c'eſt qu'elle peut dépendre des cauſes les plus oppoſées ; que ſi elle dure long temps, elle ruine abſolument la ſanté, & conduit ordinairement à tous les maux de nerfs ; enfin, que quand on n'y remédie pas de bonne heure, elle devient très-difficile à détruire : la troiſieme, c'eſt que de toutes les maladies dont j'ai parlé, c'eſt celle qui eſt

le plus ſurement & le plus conſtamment l'effet de ce genre de vie irritant & uſant, dont j'ai déjà fait ſi ſouvent ſentir le danger.

ARTICLE IX.

Remedes.

§. 66. UNe ſanté auſſi foible, auſſi oppoſée au bonheur, qui rend les jours ſi fâcheux, qui en abrege la durée, qui rend malheureux tout ce qui nous entoure, qui détruit la population, qui infecte les enfans d'un germe de langueurs & de maux, eſt un objet ſans doute bien digne de l'attention des Médecins, mais

ſeule elle ſeroit très-inefficace; ce n'eſt point par quelques recettes que le mal peut ſe guérir, & c'eſt ici où le concours du malade eſt de la plus grande néceſſité. Il faut qu'il ſente ſon mal, qu'il ait la volonté d'en guérir, & une volonté aſſez forte, pour le déterminer à renoncer aux cauſes de ſa maladie en changeant ſon genre de vie. Mais que cette propoſition n'allarme & ne révolte pas; je ne penſe point à une réforme devenue impoſſible, & qu'il ſeroit par là même ridicule de propoſer.

Je n'invite point à vivre comme les Sauvages, qui, livrés la plupart à une indolence ſtupide,

dont ils ne ſortent preſque que pour chercher leur proie ou aſſouvir leur vengeance, menent plutôt la vie de l'animal carnaſſier que celle de l'être raiſonnable, & ſont bien éloignés de reſſembler à ces portraits de fantaiſie tracés par des voyageurs romaneſques & peut-être un peu miſantropes, qui ſe ſont plu à humilier l'homme civiliſé en embelliſſant l'homme ſauvage, qui ont peut-être cru acquérir plus d'importance en relevant le mérite des peuples chez leſquels ils avoient vêcu ; ou enfin, qui ont pris pour la ſuite de l'eſprit des nations, quelques beaux traits particuliers qui ne prouvent

rien en faveur de la généralité.

Je ne penſe pas non plus à rappeller à la vie du laboureur, quoique je la croie plus heureuſe dans le fait que celle de l'homme du monde ; mais deux claſſes de plaiſirs bien vifs, celles qui ont leurs ſources dans la culture de l'eſprit & dans l'exercice du ſentiment, ſont preſque perdues pour lui, & doivent concourir puiſſamment à augmenter la félicité de l'homme qui en jouit; ainſi, ſi l'homme du monde, qui peut ſe les procurer, eſt moins heureux que l'homme des champs, c'eſt par ſa faute, il devroit naturellement l'être davantage ; mais il eſt ſi mal-adroit, qu'il a conſ-

truit l'édifice de ſes plaiſirs de façon, qu'il eſt devenu la fabrique de ſes peines.

§. 67. Le premier changement qu'on pourroit lui propoſer pour améliorer ſon état, ſeroit donc de s'étendre ſur ces deux claſſes de plaiſirs qui ſont en ſa puiſſance, & ce doit être l'objet des ſoins de l'éducation dont le grand but eſt de faire connoître à l'homme les vraies ſources de ſon bonheur, & les chemins qui y conduiſent.

Les grandes qualités, les grandes vertus, les agrémens de la ſociété, les charmes de l'eſprit & de la figure devroient, dans l'ordre naturel des choſes, ſe trouver

trouver chez les hommes les plus éduqués ; mais qualités, vertus, agrémens, charmes, tout eſt détruit par une mauvaiſe ſanté.

Il a tout, il a l'art de plaire,
Mais il n'a rien s'il ne digere.

M. DE V.

La raiſon même eſt ſouvent rendue inutile par un état maladif.

Eh ! dans un corps mal-ſain qu'importe la raiſon ?
C'eſt un cocher adroit aſſis ſur le timon
D'un char tout fracaſſé ſans ſoupente & ſans roue ;
C'eſt un pilote expert ſur un vaiſſeau ſans proue.
Dans un homme ſouffrant l'eſprit n'a point d'effort
Le mal, le mal l'enchaîne. . . . . ;

Epit. à MONTULÉ.

Des nerfs toujours irrités par des humeurs toujours irritantes, en dérangeant l'harmonie des organes & en ôtant au corps ſa vigueur, tuent l'ame, qui eſt ſi dépendante de l'état de ſon enveloppe, que tout ce qui dérange l'économie de l'un, altere abſolument la façon de penſer de l'autre;

Ce rayon lumineux de l'eſſence ſuprême,
Uni avec nos ſens, croît, s'affoiblit comme eux.

Et cette obſervation conſtatée par l'expérience des ſiecles, impoſe ſans doute à chacun la loi la plus formelle de veiller avec ſoin à la conſervation de ſa propre ſanté; mais cette loi acquiert

plus de force à meſure qu'on remplit un rôle plus néceſſaire, qu'on eſt ou qu'on ſe croit plus important.

§. 68. Un autre changement, ſur lequel on doit néceſſairement, ou ſe borner à un énoncé général, ou entrer dans des détails immenſes, c'eſt de ſe ſouſtraire à toutes ces cauſes qui tuent ſans augmenter le moins du monde le bonheur; c'eſt de ſavoir apprécier tout ce qui eſt plaiſir de mode & d'abus, & de le diſtinguer de ce qui eſt vrai plaiſir; c'eſt de ne pas riſquer de s'aſſujettir pour toujours à des incommodités réelles, afin d'en éviter dans le moment une très-légere;

c'eſt enfin, d'apprendre à calculer, & à faire le bilan de tous ces plaiſirs imaginaires qui en portent le nom, ſans en être, & au milieu deſquels, il faut ſans ceſſe ſe dire en bâillant, cela eſt bien amuſant. Les plaiſirs entrent dans l'ordre éternel des choſes, ils exiſtent invariablement; il faut pour les former de certaines conditions dans l'objet qui les goûte & dans celui qui les procure; ces conditions ne ſont point arbitraires, la nature les a tracées, l'imagination égarée ne peut point en créer, & l'homme le plus paſſionné pour les plaiſirs, ne pourroit mieux réuſſir à augmenter les ſiens qu'en renonçant

à tous ceux qui ne portent pas cette empreinte de la nature.

§. 69. Je ne propoſe point à l'homme logé au milieu d'une ville, (& ſi les villes ſont un mal il ne finira point), qui a un trajet très-long à faire pour aller reſpirer l'air de la campagne, & qui ne ſauroit à quoi s'y occuper, d'aller y paſſer toute la journée ; mais je l'invite à ne pas s'imaginer que le grand air lui eſt nuiſible, qu'il ne peut ſortir que dans une maiſon bien fermée & mollement roulante ; je ne veux pas qu'il croie que le pavé bleſſera ſes pieds ; que les cahots d'une voiture ordinaire lui feront beaucoup de mal, & qu'en ne ſe

ſervant que des plus douces, il ſe prive du ſeul mouvement auquel la néceſſité d'aller chercher les plaiſirs l'oblige.

Premiérement, en renonçant à l'air & à l'exercice, il ruine ſa ſanté : mais de plus, en cherchant à ſe diſpenſer de tout ce qui ne fait pas une impreſſion agréable, on n'y gagne rien, parce que la ſenſibilité augmentant continuellement, les impreſſions les plus légeres augmentent de forces relatives, & font alors au moins le même effet fâcheux que les plus vives faiſoient auparavant ; on vient à tout craindre, & l'on ne peut pas tout éviter ; ainſi on fait un mauvaiſe

ſpéculation, & les petites choſes alterent bien plus une ſanté très-délicate, que les grandes n'alterent une ſanté forte. Plus on cherche à ſe ſouſtraire aux impreſſions des agens dont la nature nous a environnés, & à l'action deſquels elle a voulu nous expoſer, parce qu'elle eſt néceſſaire à notre conſtitution, plus on en eſt incommodé. Les Sybarites chaſſerent les coqs de leur ville, pour qu'ils ne les réveillaſſent pas, & le pli d'une roſe les empêchoit de s'endormir. Quand on ne court la poſte que dans un lit, on ne dort plus dans une alcove, & celui qui ne s'expoſe plus au plein air, & qui ne ſort plus de

ſon appartement quand le vent du nord ſouffle, vient à en être incommodé même dans ſon lit, & à être affligé de voir entrer ſon ami, qui en ouvrant la porte, a fait couler un torrent glacé ſur ſes jambes. L'on a dit, avec raiſon, « la molleſſe s'accroît » d'elle-même; quand on s'ima- » gine aujourd'hui être incom- » modé de ce qui n'incommode » perſonne, on le ſera demain » de ce qui n'incommodoit pas » aujourd'hui; à la fin on ne trou- » ve plus que des ſituations péni- » bles; les nouveaux beſoins » qu'on s'impoſe, ſont de nou- » velles peines qu'on ſe prépare, » & l'on eſt toujours malheureux,

» parce que quand les beſoins » n'ont point de fin, le bonheur » n'a point de commencement ».

§. 70. Je ne crois pas néceſſaire que l'on ſe couche avec le ſoleil, pour ſe bien porter; je ne voudrois pas que la ſociété ſe fermât au moment où l'homme de ſociété, occupé pendant le jour, peut commencer à en jouir; on peut, ſans dangers, veiller quelques heures, depuis que l'agriculteur, fatigué d'un travail pénible, ſe repoſe; mais je voudrois que l'homme du monde ne s'imaginât pas qu'il ne peut être heureux qu'en bouleverſant l'ordre de la nature, & en faiſant de la nuit le

jour ; qu'il ne crût pas au-deſſous de lui, d'être éclairé par le même flambeau qui éclaire l'univers; qu'il n'imaginât pas qu'il ne peut y avoir de plaiſir pour lui, que quand le reſte de la nature dort ; qu'il ne prît pas pour ſon heure favorite celle du méchant qui veut être ignoré, ou de la bête féroce qui attaque ſa proie dans l'ombre des ténebres. Les plaiſirs ſont de toutes les heures, & il n'eſt point néceſſaire pour s'amuſer que le ſoleil ait fini ſa carriere ; le croire, ou paroître le croire autrement, c'eſt vouloir ſe diſtinguer par une petiteſſe ; les plaiſirs ſeront d'autant plus vifs, & l'on en jouira d'au-

tant plus long-temps, qu'on les placera aux heures où ils nuiſent le moins à la ſanté, &, l'on ne peut trop l'inculquer, il n'eſt point égal de veiller fort avant dans la nuit pour ſe lever enſuite très-tard. Cette habitude qui nous prive de la jouiſſance de l'air pur, & nous réduit à l'air étouffé d'une alcove pendant la plus grande partie du jour, & qui nous borne à ne reſpirer, pendant la nuit, qu'un air de chambres remplies de mondes & de bougies, eſt néceſſairement funeſte à la ſanté. Sans rien prendre ſur la durée des plaiſirs, qu'on en place donc mieux le temps, qu'on ſe rapproche un peu de la marche in-

diquée par la nature, & l'on ſera ſûr d'y gagner.

§. 71. Je ne veux point réduire le citadin opulent à vivre de pain bis, de laitues & de choux; ces alimens demandent des organes fortifiés par l'exercice & par le plein air; celui des villes plus épais que celui de la campagne, anime moins l'appétit & aide moins les digeſtions; il rend néceſſaires des alimens un peu plus ſavoureux & moins peſans que ceux du robuſte manœuvre. L'inaction du riche déſœuvré ne lui permettroit point de vivre de lard, de pois & de feves; ces alimens croupiroient ſur ſon eſtomac, & lui feroient tous les

maux ; ainſi je ſuis bien éloigné de vouloir aſtreindre au même régime des hommes qui menent des genres de vie ſi différens ; il doit néceſſairement y avoir une différence analogue dans leurs alimens : mais entre les alimens groſſiers du laboureur, & la cuiſine ſucculente & deſſéchante du citoyen brillant, il y a un juſte milieu compatible avec la ſanté, & qui réunira la légéreté, la délicateſſe & le goût agréable : l'on doit d'ailleurs placer ici la même réflexion que j'ai fait plus haut en parlant de l'air, c'eſt que plus on recherche les ſenſations exquiſes, plus on s'en éloigne ; les organes deviennent

difficiles à meſure qu'on les flatte; ce n'eſt qu'en reſtant dans une juſte ſimplicité qu'on peut s'aſſurer de goûter un plaiſir conſtant; le buveur d'eau la trouve toujours bonne; l'homme qui veut des vins piquans eſt toujours dans le cas d'en déſirer de nouveaux; les organes toujours irrités par des alimens & des boiſſons âcres, deviennent calleux; leur ſentiment s'émouſſe; de là, leur indifférence pour tout ce qui n'eſt pas piquant & extraordinaire; de là, la néceſſité de ſe nourrir d'alimens & de s'abreuver de boiſſons nuiſibles, & enfin, quelquefois l'impoſſibilité de ſe nourrir, parce que la fin de

cette façon de vivre eſt ſouvent un dégoût total, dont on eſt à l'abri avec un régime plus ſimple, qui eſt celui que doivent s'impoſer ceux qui ſont les plus ſenſibles aux plaiſirs de la table ; tout eſt affaire de calcul, je l'ai déja dit, on ne calcule pas aſſez ; en calculant un peu plus, chacun augmenteroit conſidérablement la ſomme de ſes momens heureux, & l'ordre général y gagneroit.

§. 72. J'ai fait voir plus haut les dangers des paſſions, je ne toucherai point ici à la partie pratique de cet article, elle n'eſt plus de mon reſſort ; le Politique s'en ſert, le Moraliſte les

réforme, le Médecin ſe borne à en obſerver l'influence ſur la ſanté, & à en corriger les ſiniſtres effets : malheureuſement cela eſt bien difficile, ſur-tout auſſi long-temps que la cauſe ſubſiſte ; on n'éteint point un incendie au milieu d'un orage ; l'on ne fixe point un vaiſſeau ſur une mer agitée par la tempête, & l'habileté du pilote ne l'empêche point de chaſſer ſur ſes ancres ; mais l'incendie eſt moins violent s'il y a moins de matieres graſſes & ſeches ; le naufrage eſt moins à craindre, ſi la carcaſſe du bâtiment eſt bien faite, & la cargaiſon bien diſtribuée. Il en eſt de même de l'homme dont

l'état eſt d'être agité par les paſſions, ſi tant eſt que la néceſſité de cet état exiſte; il en ſera bien moins affecté ſi ſa ſanté eſt ferme & robuſte, ſa fibre forte, ſes humeurs douces, ſes nerfs fermes. Les paſſions nuiront donc bien moins à celui qui ne commettra point d'erreurs de régime; je dis plus, il ſe trouvera dans les mêmes circonſtances, & aura bien moins de paſſions, parce que la paſſion n'étant qu'une affection vive, & la vivacité des affections dépendant de la ſenſibilité du genre nerveux, celui chez qui cette ſenſibilité eſt maladive, éprouve des affections très-fortes pour des cauſes

très-légeres ; ce qui n'eût été pour lui qu'un événement ordinaire & très indifférent, s'il s'étoit bien porté, lui paroît une affaire très-conſidérable & très-fâcheuſe.

§. 73. L'homme appellé à paſſer ſes jours dans le ſein des villes, où il eſt occupé de ſoins importans, ne peut pas ſe donner autant de mouvement que celui qui vit aux champs ; il ſent ſouvent que ce genre de vie ſédentaire lui nuit, & en connoît les dangers ſans pouvoir l'abandonner, il eſt plus à plaindre qu'à blâmer : mais ce qu'on a de la peine à comprendre, c'eſt que tant de gens, complette-

ment déſœuvrés, à qui leur oiſiveté même eſt à charge, qui ne ſont occupés qu'à en tromper l'ennui, & qui ne peuvent point ignorer les avantages & la néceſſité de l'exercice, ſoient parvenus à ce degré l'indolence qui les porte, non ſeulement à y renoncer, mais à le craindre, & à ſe priver par là du moyen le plus agréable & le plus ſûr de diminuer le danger de pluſieurs erreurs de leur conduite. Il eſt le conſervateur le plus certain de la force & de la ſanté, & toutes les perſonnes qui ont le temps de s'occuper de la leur, devroient ſe faire une loi de donner tous les jours, au moins deux

heures, à des promenades à pied, en voiture, ou à cheval dont le mouvement eſt le plus ſalutaire. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on fît contracter aux jeunes filles du monde l'habitude d'y monter, & qu'il y eût dans les grandes villes une Académie deſtinée uniquement à les inſtruire dans cet art. Non ſeulement la ſanté, mais la beauté même, y gagneroient infiniment.

§. 74. Le dérangement des ſécrétions dépendant de toutes les autres erreurs de régime, elles ſe feront mieux à meſure qu'on commettra moins de ces erreurs ; & quand on reſpirera un air plus pur, qu'on ſe nour-

rira d'alimens plus ſeins, qu'on s'exercera davantage, qu'on dormira mieux, qu'on ſera moins agité par les paſſions, l'ordre dans les évacuations ſe rétablira néceſſairement. Leur marche eſt le barometre de la ſanté, elle en ſuit l'ordre & les irrégularités; ainſi je n'ai rien de plus particulier à en dire, & après ces obſervations générales ſur les changemens à faire dans le genre de vie pour prévenir les dérangemens de la ſanté, je paſſe à celles qui me paroiſſent les plus indiſpenſables ſur les moyens de la rétablir quand elle eſt altérée.

ARTICLE X.

Moyens généraux de remédier aux principales maladies.

§. 75. LA délicateſſe de tempérament, que j'ai défini plus haut, étant le premier des maux des perſonnes du monde, leur étant preſque commune à toutes, elle doit être le premier objet des ſoins des Médecins. Elles ſeroient bien moins ſujettes aux maladies, ſi on leur ôtoit cette facilité à être dérangées par toutes les impreſſions, qui eſt le caractere de cette délicateſſe, dont il eſt bien important de s'occuper un inſtant.

§. 76. Elle dépend principalement des trois cauſes que j'ai déjà indiquées ; une fibre trop foible, des nerfs trop ſenſibles, une tranſpiration trop ſuſceptible de variations ; & comme très-ſouvent les deux dernieres ſont les ſuites de la premiere, la principale indication du traitement, dans la plupart des cas, c'eſt de fortifier les fibres. Je ne parle que des cas, dans leſquels la délicateſſe eſt l'objet eſſentiel & non point l'effet d'une maladie de langueur ; toutes la produiſent quand elles ont duré quelque temps.

§. 77. Comme ce germe de délicateſſe exiſte ſouvent dès la naiſſance, c'eſt aux ſoins de l'é-

ducation à la détruire. Les détails qu'exigeroit cet article important, pourroient faire un volume ; je les réduirai ici à quelques regles générales, qui ſont les mêmes qu'on trouve dans pluſieurs ouvrages ſur cette matiere, mais qu'il eſt utile de rappeller de temps en temps. On lit peu les anciens livres, & l'avantage des nouveaux, lors même qu'ils ne renferment aucune idée neuve, c'eſt de remettre ſous les yeux les vérités utiles, mais oubliées.

§. 78. Les moyens que l'expérience a prouvé être les plus propres à fortifier les enfans qui paroiſſent être nés foibles, ſont les ſuivans. 1°.

1°. On doit leur donner une nourrice bien ſaine & aſſez abondante, pour que le lait ſeul puiſſe ſuffire pour tout aliment, au moins pendant un an. Quand cela eſt impoſſible, & qu'on eſt obligé de donner d'autres nourritures, il faut également continuer à donner du lait, qui eſt, ſans aucun doute, l'aliment le plus propre à donner des forces & une ſanté ferme à l'enfant le plus délicat.

2°. Auſſi long-temps que l'enfant vit de lait de femme, on lui permet d'en prendre autant qu'il en veut, & qu'il en peut avoir; mais dès qu'il paſſe aux autres mets, il eſt très-important d'em-

pêcher qu'il ne s'accoutume à en prendre trop. Une bonne digeſtion eſt indiſpenſablement néceſſaire à quelqu'un qu'on veut fortifier, & les ſeuls remedes fortifians ſont ceux qui la rétabliſſent ; mais elle ne peut jamais être bonne, ſur-tout chez un enfant délicat, ſans une grande ſobriété à laquelle on ne peut, par là même, donner trop d'attention ; & ſi toutes les perſonnes chargées de l'éducation des enfans ſavoient ou vouloient les obſerver, ils ſe convaincroient tous les jours par eux-mêmes de ſes bons effets. Il ne faut pour cela que comparer le bien-être, l'agilité, la vivacité, la gaieté, la

force, le ſommeil doux, dont ils jouiſſent après avoir mangé ſobrement, avec le mal-aiſe, l'appeſantiſſement, l'ennui, la mauvaiſe humeur, la foibleſſe, le ſommeil inquiet, qu'ils éprouvent après avoir trop mangé; & il eſt aiſé de comprendre quels effets ce dernier état, ſouvent répété, doit avoir ſur la ſanté: mais ce qui eſt encore plus triſte, c'eſt que ſes effets moraux ſont également funeſtes. Dans cette ſituation pénible, occaſionnée par le travail qu'éprouve un eſtomac ſurchargé, les facultés de l'enfant ſont accablées, il comprend difficilement & mal, il ne retient rien; incapable d'ap-

plication, elle le peine & il s'en dégoûte ; ſes nerfs affectés déſagréablement, ne ſont ſuſceptibles d'aucune impreſſion douce, tout lui paroît fâcheux, tout l'irrite, il n'éprouve que des affections dures, ſon ame ſe ferme à la vertu & ſon cœur aux ſentimens honnêtes, qui ſe ſement ſans ſoins, & germent avec rapidité chez l'enfant que le bien-être, qui ſuit la ſobriété, diſpoſe à toutes les ſenſations heureuſes.

3°. Il n'y a pas moins d'attentions à obſerver dans le choix des alimens, que dans leur quantité.

Le lait de vache, s'il n'y a point de diſpoſition aux obſtructions & à la nouüre, eſt un des

meilleurs. Il a cependant un inconvénient, mais il eſt aiſé de le prévenir ; c'eſt que ſi l'on en fait vivre trop long-temps, ſans autre aliment, les inteſtins conſervent ſouvent, pendant pluſieurs années, de la foibleſſe & une eſpece de relâchement.

Les graines farineuſes, ſur-tout le riz, le froment, & le maïs fraîchement moulu ; les légumes, principalement toutes les racines tendres & délicates ; les panades avec du pain recuit, un peu de chicorée, quelques potages au bouillon, ſont, après le lait, la nourriture qui leur convient le mieux. On peut auſſi leur donner quelquefois des œufs à la

coque très-peu cuits, s'ils les aiment, & mêler de temps en temps quelques cuillerées de chocolat à leur lait. Dès l'âge de quatre ou cinq ans, rarement plutôt, on leur permet un peu de viande tendre à dîner, mais point à ſouper, qui doit être toujours très-léger. Le pain, pris en quantité, nuit aux perſonnes délicates, dont l'eſtomac eſt foible, & qui ſont ſujettes aux aigreurs; d'ailleurs, il eſt néceſſaire à ceux qui mangent beaucoup de viande, dont il eſt le correctif; mais quand on vit preſqu'entiérement de végétaux, on en a moins beſoin.

4°. On doit leur faire éviter les pâtiſſeries, les graiſſes, les

choſes de haut goût, les ſauſſes, les eaux chaudes qui détruiſent l'eſtomac, les forces & les nerfs; ne leur permettre que peu ou point d'acides, & jamais de vin; quoiqu'il paroiſſe d'abord donner des forces, comme on digere moins bien quand on en boit, il eſt certain qu'à la longue il les diminue, & c'eſt une remarque conſtante, dans tous les pays, que les buveurs d'eau ſont beaucoup plus vigoureux, plus ſains, plus gais, & vivent plus long-temps que les buveurs de vin. La différence eſt ſur-tout marquée chez les enfans, entre ceux à qui l'on en donne & ceux qu'on en prive; & ces derniers ſont aujourd'hui, ici au

moins, le beaucoup plus grand nombre. J'en ai vu plusieurs qui étoient foibles, petits, languissans, malades, chagrins, qui ne dormoient point, se rétablir sans autre secours que le retranchement du vin, du thé & du caffé. Il n'y a qu'une foiblesse mal entendue & bien funeste, qui puisse entretenir le préjugé à cet égard; ces privations n'en sont point, lorsqu'ils n'en ont pas contracté l'habitude, & ne sont rien au bout de quelques jours, lors même qu'elle étoit invétérée; d'ailleurs, ils sont bien dédommagés de ces instans de saveurs agréables par le bien-être dont ils jouissent. Malheureusement, le mal ne se mani-

feſte pas toujours d'une façon ſenſible, après chaque erreur; c'eſt ce qui fait que la perſuaſion eſt ſi difficile; quelquefois même les choſes un peu fortifiantes paroiſſent faire du bien pendant quelque temps, mais le mal éclate enſuite avec la plus grande violence. J'ai vu de ces enfans nés foibles, ou devenus foibles, au bout de quelques mois, par les premieres erreurs de leur régime, à qui l'on conſeilloit de la viande, des ſoupes fortes, des mets ſucculents, beaucoup de chocolat, du vin d'Eſpagne même, croître, embellir, ſe fortifier pendant quelque temps, & enſuite tomber tout-à-coup, en-

tre l'âge de quatre & de ſix ans, ou dans une maladie aiguë qui les emportoit au bout de quelques jours, ou dans un dépériſſement rapide qui les tuoit au bout de quelques ſemaines.

5°. On ne doit jamais les enbander. Sans m'étendre ici ſur les raiſons nombreuſes ſur leſquelles ce conſeil eſt fondé, j'invite les meres à comparer deux enfans, dont l'un a été enbandé & non pas l'autre, à comparer le même enfant dans ſes bandes & hors de ſes bandes.

6°. On doit les laver ou les baigner à l'eau froide; c'eſt même un des moyens les plus efficaces,

celui ſans lequel on ne peut pas ſe promettre un ſuccès complet ; mais comme on trouve des directions ſur cet article dans pluſieurs ouvrages, je ne les rappellerai point ici (*a*). Il eſt auſſi très-utile de leur frotter, de temps en temps, tout le corps, mais ſurtout l'épine du dos, le matin à jeun, avec une flanelle ſeche.

7°. Le choix de l'air eſt encore un article très-important ; mais je me borne ici à en indiquer la néceſſité, ſans pouvoir entrer dans le détail des principes qui doivent diriger dans ce choix. L'on m'objectera que

(*a*) Voyez, entr'autres, l'*Avis au Peuple ſur ſa ſanté*, §. 384.

tout le monde ne peut pas le faire, j'en conviens ; mais qu'on y faſſe attention, je parle ſeulement des enfans foibles, & les perſonnes qui ſont plus particuliérement l'objet de cet ouvrage, ſont ordinairement en ſituation de ne rien négliger pour l'éducation des leurs. Après avoir bien choiſi le lieu de l'emplacement des enfans, il faut qu'ils en tirent parti en vivant beaucoup au grand air. Dans les maiſons, ils doivent habiter des appartemens plutôt froids que chauds ; on doit les vêtir légérement, & leur faire prendre beaucoup de mouvement ; d'abord en les laiſſant s'ébattre ſur un grand lit,

enſuite ſur le plancher, ſur l'herbe, ſur le ſable ſec, & quand ils ſavent marcher, en leur permettant de beaucoup courir & ſauter.

8°. On ne doit point en exiger une grande application ; chez un enfant appliqué, l'action des nerfs ſur le corps eſt preſqu'entiérement perdue ; & comme elle eſt néceſſaire à l'augmentation de ſes forces, forcer un enfant délicat à s'appliquer beaucoup, c'eſt achever de détruire ſa ſanté, & jeter chez lui le germe de tous les maux de nerfs.

9°. Il faut leur laiſſer beaucoup de liberté ; la contrainte les jette dans la timidité & la

crainte, paſſions affoibliſſantes qui détruiſent les forces & la vigueur. Un célebre Médecin Danois, à qui l'on doit un ouvrage curieux ſur les cauſes de la différence qu'il y a entre les Germains du temps de CÉSAR & les Allemands du ſeizieme ſiecle, compte une éducation gênée parmi les premieres cauſes de l'affoibliſſement des derniers (*a*).

§. 79. Quand on a à traiter une perſonne déja formée, & chez qui le temps de l'accroiſſement eſt paſſé, on doit employer

---

(*a*) CONRINGIUS, *de habitûs corporum Germanor. antiquis & novis cauſis.* Art. 6. §. 48. p. 226.

tous ceux de ces moyens qui ſont applicables à ſon âge ; & j'ai vu qu'en s'aſtreignant à une grande ſobrieté, en renonçant aux graiſſes, au vin, aux eaux chaudes, en prenant plus de mouvement, en s'accoutumant au grand air, les perſonnes les plus délicates acquéroient beaucoup de force, & perdoient cette exceſſive ſenſibilité qui les rend ſi à plaindre.

§. 80. Après ces obſervations ſur les moyens de prévenir & de guérir la délicateſſe du tempérament, je paſſe aux moyens généraux de remédier aux différentes maladies. Leurs cauſes principales étant, comme je l'ai dit plus haut, le dérangement

des digeſtions, la ſenſibilité des nerfs, un principe d'obſtructions dans pluſieurs viſcères, une tranſpiration irréguliere, une diſpoſition inflammatoire dans les humeurs, les indications que cet état préſente, ſont 1°. de rétablir l'eſtomac ; 2°. de calmer l'agitation nerveuſe ; 3°. de diminuer cette diſpoſition à la fievre en diminuant l'âcreté des humeurs, & en facilitant la tranſpiration dont la ſuppreſſion entraîne ces fievres catarrales & ſouvent un peu inflammatoires, qui conduiſent enfin aux maux de poitrine les plus fâcheux.

§. 81. La premiere, celle de rétablir l'eſtomac, ſe préſente

tous les jours, mais rien n'eſt plus fréquent que de ſe tromper ſur le choix des moyens qu'on empoye pour la remplir. Pluſieurs cauſes différentes empêchent les digeſtions, & ſouvent elles ſont diamétralement oppoſées ; ce n'eſt cependant qu'en attaquant la cauſe qu'on peut réuſſir à les rétablir, & malheureuſement on ne regarde preſque jamais que l'effet. On a cru qu'un eſtomac qui ne digéroit pas étoit un eſtomac relâché, & que pour le rétablir, il n'y avoit qu'à le fortifier ; de là, cette multitude de remedes chauds, de poudres martiales, d'opiates aromatiques, de vins amers,

d'élixirs brûlans, de pilules deſſéchantes, & une quantité d'autres drogues également vantées & dangereuſes, qui ne ſeroient convenables que dans le cas où il y auroit en effet un trop grand relâchement dans les fibres de l'eſtomac & des inteſtins, trop d'inſipidité dans la bile, trop d'eau dans les liqueurs que ſéparent les glandes gaſtriques & inteſtinales; mais très-ſouvent les maux d'eſtomac dépendent de cauſes très-oppoſées. La ſalive & les ſucs ſtomachiques trop peu abondans & trop épais, des fibres roidies & irritées par les veilles, le chagrin, l'ennui plus commun dans les premiers

rangs que dans les rangs inférieurs, les alimens & les boiſſons âcres, une bile enflammée, un foie engorgé, occaſionnent bien plus ordinairement de mauvaiſes digeſtions & des maux d'eſtomac, que la foibleſſe & le relâchement de ce viſcere ; voilà pourquoi on ne peut ſouvent guérir ſes maladies qu'en faiſant quitter les viandes, le régime ſec, le chocolat, les œufs, les ſauces, toutes les boiſſons chaudes, pour vivre d'un peu de viande blanche, de légumes, de fruits, de petit lait, de tiſannes d'orge, de limonade, d'eau de poulet, d'eau ſimple, & en conſeillant des lavemens, dont

le grand uſage eſt blâmé par quelques Médecins avec trop de ſévérité ; ils ſont indiqués, mieux qu'aucun autre remede, quand pluſieurs circonſtances concourent à diſpoſer à la ſéchereſſe, à la chaleur, & à l'inflammation même des entrailles. D'autres fois ces maux exigent des purgatifs ; plus ſouvent qu'on ne croit, la ſaignée ; fréquemment des bains tiedes qui rétabliſſent puiſſamment l'appetit & les digeſtions, quand la cauſe du mal eſt un principe d'échauffement, d'âcreté, de ſéchereſſe ou d'irritation, ce qui n'eſt pas rare. Mais on doit les prendre dans une baignoire ordinaire, & je crois qu'on

devroit proſcrire les bains de fauteuil pendant leſquels le corps eſt dans une attitude gênée, qui, comprimant tous les viſceres, ne peut que nuire ſi elle ſe répete ſouvent.

§. 82. La mobilité du genre nerveux, cet état qui les rend trop ſenſibles à toutes les impreſſions & ſuſceptibles de mouvemens faux & irréguliers, eſt un des fléaux les plus cruels des gens du monde ; celui, comme je l'ai dit, qui ſe préſente le plus ſouvent, & dont malheureuſement le traitement eſt, juſqu'à préſent, le plus incertain, parce qu'on n'en a pas encore aſſez bien examiné les cauſes. On n'a

point assez vu qu'il y en avoit plusieurs différentes qui toutes exigeoient des remedes particuliers, & souvent fort différens; cette partie de la Médecine est encore trop assujettie à l'esprit de système ; je crains presque qu'on ne pût dire à celui de parti, ou au moins à celui de mode.

Plusieurs très-grands Médecins regardant tous les maux de nerfs comme une suite du relâchement des fibres & de la foiblesse des digestions, veulent les guérir par des remedes chauds & fortifiants des gommes, du fer, des extraits amers, le camphre, le castor, le musc, les teintures spiritueuses, l'opium, &c.

C'eſt là une erreur tout-à-fait ſemblable à celle que je viens de faire remarquer, en parlant des vices des digeſtions & des remedes ſtomachiques. En attribuant tous les maux de nerfs à une ſeule cauſe, on ne leur a oppoſé qu'un genre de remede, & malheureuſement cela n'a pas mieux réuſſi qu'avec les maux d'eſtomac. Des nerfs irrités par le trop grand uſage des aromates, ne ſe remettent point par l'uſage de l'aſſa fœtida, remede plus âcre que les aromates les plus piquans: ceux qui ont été deſſéchés par l'abus de l'eau des Barbades, ou du maraſquin, ne ſe calmeront point en buvant beaucoup de teinture de gentiane, de

valeriane ou de caſtor ; mais ces remedes ſi nuiſibles dans ces cas, feront beaucoup de bien dans ceux où une fibre lâche, un ſang aqueux & appauvri, ſont les véritables cauſes du mal, & ils ſe préſentent ſouvent.

§. 83. Une autre partie des Médecins, parmi leſquels on en compte de juſtement célebres, ont adopté un principe propoſé par les plus anciens Médecins, & déjà réfuté par GALIEN ; c'eſt que les nerfs agiſſent comme des cordes ; que toutes les maladies hyſtériques, hypocondriaques, convulſives, dépendent de l'excès de leur tenſion ; qu'on ne peut les guérir qu'en les relâchant ;

chant ; que par-là même tous les alimens & toutes les boiſſons qui ne ſont pas inſipides nuiſent, & que les meilleurs, les ſeuls bons remedes, ſont des bains tiedes ou froids, longs & multipliés, & des quantités preſqu'effrayantes de boiſſons purement aqueuſes. Cette méthode, excellente quand l'âcreté des humeurs, la ſéchereſſe des fibres, l'inflammation du ſang, l'épaiſſiſſement inflammatoire de la bile dominent, a dû avoir & a eu dans ces cas-là, les plus heureux ſuccès ; & a opéré entre les mains de mon ami, M. POME, qui la manie ſi habilement, les plus belles cures ; mais tous les cas ne ſont pas de ſon

reſſort, & il en eſt dans leſquels elle ſeroit directement contraire.

§. 84. La méthode des toniques & celle des relâchans, ont leurs uſages; les Médecins qui ſe borneroient à l'une des deux, priveroient une partie de leurs malades du remede qui leur convient le mieux, & ſe priveroient eux-mêmes des plaiſirs du ſuccès; il faut ſavoir employer l'une & l'autre, & ſouvent encore de très-différentes, ſi l'on veut réuſſir dans tous les cas curables. Une méthode n'en eſt pas moins bonne, parce qu'elle eſt la méthode favorite d'un concurrent.

§. 85. Il n'y a qu'un article ſur lequel les partiſans des deux ſyſ-

têmes paroiſſent aſſez s'accorder, parce que leurs principes, quoique diamétralement oppoſés, y conduiſent par des routes différentes; c'eſt de défendre ſévérement & preſque indiſtinctement, dans tous les maux de nerfs, la ſaignée & la purgation, dont de nombreuſes obſervations démontrent l'utilité & la néceſſité à ceux, qui n'étant livrés à aucun parti, s'attachent à la recherche des cauſes, & oppoſent à chacune des remedes que l'expérience a démontré propres à la détruire.

Si les hommes pleins de génie & de connoiſſances, qui ſont à la tête de ces ſyſtêmes, vouloient bien jeter les yeux ſur les obſer-

vations qui leur ſont étrangeres, voir les inconvéniens qu'il y a à traiter des maux oppoſés dans leurs cauſes par une ſeule méthode, à l'étendre trop loin, à mépriſer tout ce qui lui eſt étranger, ils ajouteroient à leurs ſuccès & à la reconnoiſſance que le public leur doit; & ils ſentiroient bientôt, que les regles & les méthodes générales ſont dangereuſes en médecine; elles rapprochent les plus grands Médecins des empiriques qui veulent tout guérir par un ſeul remede, & prétendent que tous les maux dépendent d'une ſeule cauſe; cela n'eſt jamais ſi faux qu'en parlant des maux de nerfs, dont le traitement

eſt celui, par là même, qui a le plus beſoin d'être détaillé ; mais ces détails qui nous manquent en partie, & qui ſont fort à déſirer, ſortent abſolument de mon plan, & je dois me reſtreindre à quelques obſervations générales.

1°. Les paſſions étant les cauſes les plus ordinaires des maladies de cette eſpece, ſi l'on ne parvient pas à éloigner les objets qui peuvent les réveiller, & ſi l'on ne peut pas affoiblir leurs impreſſions, il n'y a point de guériſon à eſpérer.

2°. La ſobriété, le renoncement aux veilles, la privation des alimens & des boiſſons âcres, l'exercice, l'air de la campagne,

joints à une oiſiveté agréable, en ſont les véritables remedes.

3°. La trop grande ſenſibilité aux impreſſions, la diminution de la gaieté, quelquefois même les accès de triſteſſe ſans cauſe apparente, l'altération du ſommeil, ſoit qu'il ſoit moins long, plus léger, ou plus peſant, & l'irrégularité dans les urines, étant ordinairement les premiers ſymptomes des maux de nerfs, on doit être très-attentif dès qu'on les éprouve à ne faire aucun remede violent. J'ai vu les cas les plus fâcheux en ce genre, qui tous avoient empiré, parce que dans leurs commencemens ils avoient été méconnus & traités violem-

ment, par des gens peu éclairés, qui ordonnent ſouvent les remedes les plus forts, ſans avoir jamais penſé à ſe demander de quelle cauſe dépendoit tel ſymptome, & quel effet produiroit tel remede. Dès qu'on a les nerfs attaqués, toutes les impreſſions étant plus fortes, celle des remedes mal indiqués ſont terribles, & cette erreur eſt très-fréquente. Il n'y a rien de ſi commun que de voir des malades accablés ſous tous les maux de ce genre, parce que dans les commencemens on avoit attribué à des embarras d'eſtomac ces ſymptomes d'angoiſſe, de ſerremens d'eſtomac, de dérangemens d'appétit, de

flatuoſité, de gonflemens, de jauniſſe qui étoient les premiers effets des mouvemens irréguliers des nerfs de l'eſtomac & des premiers inteſtins; & il n'y a ſurement point de Médecin un peu employé qui n'ait été conſulté plus d'une fois par des gens, dont tous les maux étoient dans les nerfs, qu'on avoit cependant traité pour ſcorbutiques, & dont on avoit empiré l'état par ce traitement. Il y a encore des Médecins qui ne croient pas aux maux de nerfs; ils les regardent comme une chimere, & quand ils trouvent des ſymptomes qui en ſont réellement, ne les rapportant point à leur véritable principe,

& ne ſachant quel nom leur donner, ils les appellent ſcorbut, maladie plus rare encore hors de la mer, que les maux de nerfs ne ſont fréquens dans les grandes villes. Malheur ſur-tout au malade, ſur la peau duquel on peut découvrir, après d'exactes recherches, quelques petites taches légérement bleuâtres; ſon ſort eſt décidé; & quel qu'en ſoit l'effet, il paſſera ſix mois à prendre des antiſcorbutiques; cette légere altération dans la couleur de ſa peau, qui peut dépendre d'une multitude de cauſes différentes, & qu'on obſerve très-ſouvent chez les perſonnes les plus robuſtes, dépoſe irrévoca-

blement contre l'état de ſon ſang; il a beau en appeller, il a beau proteſter qu'il ſe porte bien, qu'il a les humeurs douces, qu'il n'a jamais vécu que dans les pays les plus ſains, qu'il n'a aucun des ſymptomes qui caractériſent la maladie qu'on lui donne, qu'il a les gencives fermes, les dents admirables, &c. tout eſt inutile, & rien ne peut le diſpenſer de faire la cure la plus longue & la plus inutile pour un mal dont il n'a aucun germe.

Une autre erreur plus pernicieuſe encore, c'eſt de prendre les maux de nerfs pour des maux vénériens, & de faire eſſuyer au malade toute la dureté du traite-

ment mercuriel le plus complet. La mépriſe paroît difficile, mais j'ai vu trop de gens qui en avoient été les victimes de la façon la plus cruelle, pour pouvoir me faire illuſion ſur ſa fréquence.

4°. Les fonctions des nerfs, étant celles de la machine animale, qui paroiſſent exiger le plus de perfection dans toutes les opérations dont elles ſont pour ainſi dire le réſultat, & celles par là même qui ſe dérangent le plus aiſément, qui ſe rétabliſſent le plus difficilement, qui ſont les plus ſuſceptibles d'altération, il n'eſt point étonnant que les maux de nerfs ſoient fort communs, qu'ils ſoient longs, & que les alterna-

tives du bien au mal, & du mal au bien ſoient fréquentes, ainſi ce n'eſt qu'avec beaucoup de courage de la part du malade, & de patience de celle du Médecin, qu'on peut ſe flatter de les guérir.

5°. Leur traitement demande ſouvent un changement de méthode, parce que non-ſeulement il peut y avoir complication de cauſes premieres, dont chacune veut ſon traitement particulier, mais auſſi, parce que quelquefois, quand la cauſe premiere qui avoit dérangé les fonctions des nerfs eſt détruite, il faut d'autres remedes pour les rétablir; enfin, parce que quand la mobilité des nerfs eſt très-grande, une

foule de cauſes agiſſant ſur eux, leur état varie ſi fort, qu'ils ne peuvent quelquefois plus ſoutenir un remede qui leur avoit fait beaucoup de bien auparavant.

6°. Les bains tiedes, quand il y a un principe d'échauffement, de ſéchereſſe, d'âcreté, ſont indiſpenſables; les bains froids, les bains glacés même, quand il n'eſt queſtion que de redonner du ton, ſont de la plus grande efficace; & l'on modere ſouvent en prenant un peu de glace, des accès de maux nerveux très-violens, & que tous les autres remedes employés ordinairement dans ces cas-là, & quelquefois plutôt autoriſés par l'uſage, qu'indiqués

par la raiſon & par l'expérience, n'avoient fait qu'aigrir.

§. 86. La troiſieme indication qui ſe préſente ſouvent dans le traitement des maladies des gens du monde, eſt, comme je l'ai dit, de diminuer cette diſpoſition à la fievre qui eſt ſi commune, & qui dépend beaucoup de la facilité que la tranſpiration a à ſe déranger.

Comme cette diſpoſition eſt principalement dûe aux mêmes cauſes qui dérangent les digeſtions & troublent les nerfs, elle exige à-peu-près les mêmes remedes.

Le premier eſt un régime doux, preſqu'entiérement compoſé de

végétaux, ſans ragoûts, ſans vin, ſans chocolat, ſans caffé, ſans thé.

L'uſage des bains tiedes, pris le matin à jeun, eſt ici de la plus grande utilité. J'ai vu trois malades de cette claſſe, que ces petites fievres avoient jeté dans une fievre lente confirmée, & dont l'état paroiſſoit preſque déſeſpéré, qui ont été parfaitement guéris par l'uſage de ce remede, & du lait de vache pour toute nourriture; c'eſt celle qui opere le plus grand effet quand elle ſe digere bien, & qu'il n'y a pas d'obſtructions; lors même qu'il y en a, on peut ſouvent employer celui d'âneſſe; mais quand on veut en obtenir

des ſuccès marqués, il faut l'ordonner à des doſes beaucoup plus conſidérables que celles que l'on preſcrit ordinairement ; j'en ai fait prendre juſqu'à quarante onces par jour. Le petit lait & les acides ſont auſſi, dans ces cas-là, de la plus grande utilité.

§. 87. Le Kina, ce remede divin dans tant de maladies, convient aſſez rarement dans celles qui ont commencé par des cauſes échauffantes ; ſi on l'emploie, ce ne peut être que quand on a détruit le principe d'inflammation, d'âcreté & de deſſéchement ; alors ſi la diſpoſition fébrile ſubſiſte encore, il la diſſipe & rétablit les forces.

ARTICLE XI.

Obſervations ſur le traitement des Maladies particulieres.

§. 88. LES maladies particulieres étant l'effet des cauſes générales déterminées ſur telle ou telle partie, leur traitement dépend de l'application des principes que je viens d'établir ; ainſi je m'arrêterai peu ſur chacune.

Senſibilité exceſſive.

§. 89. Cette exceſſive ſenſibilité à toutes les impreſſions, qui rend tant de gens malheureux, doit ſe traiter comme les maux

de nerfs, dont elle dépend, & exige très-ſouvent les bains froids, un régime laiteux, beaucoup d'exercice, & le courage de braver le grand air & toutes les choſes que l'on craint.

§. 90. Quelquefois le mal ne gît que dans l'imagination; on ſe perſuade qu'on n'eſt capable de rien, & l'on a beaucoup de force; on croit que tout incommode, & on pourroit tout ſoutenir; on ſe prive de tout, on renonce à tout; on mitonne ſoigneuſement un mal qui n'exiſte pas, & on court riſque de le faire venir; ce ſont de ces cas que l'attention d'un Médecin doit pénétrer; s'il partage l'il-

luſion du malade, celui-ci eſt perdu ; s'il la démêle & ſait ſe concilier ſa confiance, la guériſon eſt l'ouvrage d'un inſtant. J'ai vu cinq malades qui croyoient ne pouvoir ſoutenir, ni le jour, ni le bruit, ni l'air, ni les alimens, ſe tenir au lit dans une chambre obſcure & bien nattée, dans laquelle on n'oſoit marcher, agir & parler qu'avec les plus grandes précautions, ne vivre que d'un peu de bouillon ou de gelées, ſe croire dangereuſement malades, mettre ordre à leurs affaires, & tout cela en jouiſſant d'une parfaite ſanté : je les ai forcés à voir, à entendre, à parler, à ſortir de leur lit &

de leur maiſon, à ſe nourrir & à agir comme les autres, à ſentir tout leur bien-être, & à paſſer, dans un quart d'heure, de l'état le plus triſte au plus heureux.

Des Migraines.

§. 91. Les migraines, dans les commencemens, ſont preſque toujours l'effet d'un vice dans l'eſtomac, qui digere trop lentement, & dans lequel il ſe forme des matieres glaireuſes & acides. A cette époque on en guérit un grand nombre en interdiſant les graiſſes, le ſalé, la pâtiſſerie, les laitages, les acides, en modérant ou en ſupprimant tout-à-fait l'uſage du

vin, & en donnant quelques amers doux, alliés quelquefois à des purgatifs de même genre; le kina & la rhubarbe ont ſouvent réuſſi.

Quand le mal eſt plus invétéré, qu'il eſt devenu affection de nerfs, maladie habituelle, non ſeulement il réſiſte bien plus opiniâtrément, mais ſouvent même il n'eſt pas prudent de vouloir le guérir, puiſque, comme je l'ai dit, la ſuppreſſion des migraines occaſionne des maux plus fâcheux; on doit alors ſe borner à l'adoucir en éloignant les accès, & en les rendant plus légers; ce que l'on obtient preſque toujours par l'uſage du régime

& des remedes que je viens de preſcrire.

Quand la migraine attaque des gens forts & ſanguins, la privation totale du vin & ſouvent celle de la viande ſont indiſpenſablement néceſſaires ; d'autres fois il faut des ſaignées de temps en temps ; quelques jeunes gens ont été guéris par le mariage.

Cette maladie a quelquefois ſon ſiege dans le premier inteſtin, & dépend d'une bile qui s'y amaſſe & s'y corrompt ; les purgatifs, un long uſage de la crême de tartre, & ſur-tout un régime maigre & preſqu'entiérement végétal, en ſont les vrais remedes.

Depuis l'âge de 55 ou 60 ans, les migraines perdent ordinairement de leur violence.

Il y a bien peu de moyens de ſoulager dans l'accès ; une très-grande tranquillité eſt preſque le ſeul remede efficace.

Maux d'Yeux.

§. 92. Cet état des yeux, dont j'ai parlé §. 37. qui eſt un mal de nerfs local, joint à un principe d'inflammation dans les humeurs de cette partie, ne cede qu'à un repos total de la vue ; à un grand ſoin d'éviter abſolument les impreſſions d'un jour éclatant, de pluſieurs lumieres, celles du feu, les veil-

les, toutes les boiſſons âcres, les collires âcres ou aſtringens : l'eau froide eſt le meilleur de tous, il faut l'appliquer ſouvent, ſe coucher de bonne heure, & faire appliquer tous les mois ou même plus ſouvent, une couple de ventouſes à la nuque.

Maladies cutanées.

§. 93. Les boutons, les dartres au viſage, les autres éruptions, les démangeaiſons, ſouvent ſans aucune éruption dépendant de l'irrégularité de la tranſpiration & de le viſcoſité & de l'âcreté des humeurs, ou ſouvent du vice des digeſtions, on doit chercher laquelle de ces cauſes

cauſes les produit, & quand on l'a découverte, lui oppoſer les remedes indiqués plus haut, en parlant de ces différens dérangemens.

Quand c'eſt un manque de tranſpiration, avec un épaiſſiſſement dans la lymphe, peu de remedes réuſſiſſent auſſi bien que l'uſage interne du jus de cerfeuil pris au printemps & au commencement de l'été.

Les bains tiedes facilitent la tranſpiration, quand elle eſt empêchée par trop de ſéchereſſe; mais quand ſon dérangement dépend d'une autre cauſe, il arrive quelquefois qu'ils font plus de mal que de bien; j'ai

vu quelques enfans qu'ils avoient jeté rapidement dans une enflure générale, ſuite apparemment d'une trop forte abſorbtion.

Quand un principe de glaires & d'acides, dans les premieres voies, eſt la cauſe du mal, l'uſage de la panacée blanche produit les meilleurs effets.

En général, dans les maladies de la peau, il eſt rare que les ſudorifiques conviennent; les purgatifs ſont ordinairement mieux indiqués, & ſur-tout une très-grande ſobrieté & un grand régime. Les erreurs dans ce genre ſont preſque plus ſenſibles dans ces maladies que dans toutes les autres; le plus petit travail de

l'eſtomac ſe fait appercevoir ſur la partie malade, & occaſionne quelquefois ſur le champ une augmentation évidente dans l'éruption avec des démangeaiſons intolérables.

Les applications extérieures ſont preſque toujours nuiſibles ; elles font diſparoître le mal ſans en diſſiper la cauſe, qui, ſe portant ſouvent ſur les organes internes, produit les maladies les plus fâcheuſes & les plus rebelles : les ſeules utiles, ſont celles qui augmentent la tranſpiration inſenſible ; on doit éviter toutes les autres. Cette humeur qui, dépoſée à la peau, n'y produiſoit que de petits boutons, de la

chaleur & des démangeaiſons, portée ſur le cerveau, produit des convulſions, l'épilepſie, la paralyſie, la folie ; ſur le poumon, des inflammations promptement mortelles, ou des aſthmes incurables ; ſur les inteſtins, des coliques atroces, des ſpaſmes, l'hypocondrie, la jauniſſe ; la ſanté ſe perd ſans reſſource, & cette beauté, à laquelle on a tout ſacrifié, ſe flétrit ſans eſpérance de retour.

Il y a quelquefois de ces maladies de la peau qui ne cedent à rien, & dont l'opiniâtreté dépend d'un principe ſi fort d'épaiſſiſſement dans la lymphe, qu'on ne peut le vaincre que par du

mercure, contre lequel ſon principal uſage & ſes effets violens ont indiſpoſé beaucoup de gens qui ne veulent pas même qu'on le leur propoſe, & qui ſercient offenſés ſi on le leur ordonnoit. C'eſt ſans doute leur rendre ſervice que de les avertir ici, qu'il y a un grand nombre de maladies, très-étrangeres aux vénériennes, dans leſquelles l'uſage du mercure eſt indiſpenſablement néceſſaire, & qu'on peut l'adminiſtrer ſans avoir à en craindre aucun mauvais effet. D'ailleurs il peut ſouvent être néceſſaire comme anti-vénérien aux perſonnes qui l'ont le moins mérité, mais qui ſe trouvent vic-

times de leurs parens, de leurs nourrices, de leurs époux; & les perſonnes du premier rang ſont auſſi expoſées que les autres à ces infections ſecrettes.

La Goutte.

§. 94. L'on a une multitude de remedes vantés pour la goutte, mais l'expérience a fait connoître l'inutilité preſque totale de tous. Le lait, pour toute nourriture, eſt le ſeul moyen dont cette même expérience ait démontré l'efficace; ſouvent il a guéri, c'eſt-à-dire, qu'auſſi longtemps qu'on l'a pris, on n'a point eu d'accès, & toujours il ſoulage, en rendant les accès plus rares ou moins forts.

Quand on n'a pas le courage de ſe mettre à ce régime, on doit au moins s'aſtreindre à un très-doux; renoncer aux graiſſes, aux acides, aux ragoûts & même au vin, au moins ſi l'on eſt encore jeune; je ne conſeillerois pas de s'en ſevrer tout-à-fait quand la goutte attaque à un âge déja avancé; mais alors même il faut diminuer la quantité du vin ordinaire de table, & prendre de temps en temps un peu de vin de Malaga, de Madere, de Canarie ou de Samos. En s'impoſant ſévérement ce régime & une grande ſobriété, en ſoupant très-peu ou rien, ou quelquefois ſeulement une ſoupe

au lait ; en prenant de temps en temps un léger laxatif, & enſuite quelques ſavonneux amers très-doux ; en s'exerçant, en faiſant uſage dans la belle ſaiſon de bains domeſtiques tiedes, dans leſquels on met un peu de ſavon & quelques herbes légérement aromatiques, on peut gagner beaucoup ; les fréquens bains de jambes de la même eſpece font du bien. L'on a l'exemple d'un goutteux qui, depuis longues années, avoit un accès long & douloureux tous les printemps & toutes les automnes, que l'uſage de ces bains de jambes, deux fois par ſemaine, en préſerva pendant quatre ans

(*a*). Quelques bains minéraux peuvent être très-utiles ; & s'il y a un préjugé populaire, dont la raiſon & l'expérience démontrent la fauſſeté, c'eſt de celui qui défend de mouiller la goutte.

Dans l'accès, il n'y a ordinairement rien à faire qu'à tenir la partie chaudement, à obſerver la plus grande ſobriété, à ſe préſerver du froid, & ſi la fievre eſt trop forte, à la modérer par quelques boiſſons calmantes, par la ſaignée même, par les ſangſues, par les lavemens.

Si les forces trop foibles laiſſent vaguer la goutte, on la dé-

(*a*) *Commerc. litterar. Noric.*

termine par des cordiaux internes, & des irritans externes ſur la partie où on veut la fixer.

Les accidens nombreux, ſoit prompts, ſoit chroniques, ſouvent très-graves, qui ſont une ſuite d'une goutte anomale, demandent des traitemens très-variés & ſouvent très-longs, qu'on ne peut point aſſujettir à des regles générales.

Maux de Poitrine.

§. 95. Les maux de poitrine ſont des toux, de l'oppreſſion, des inflammations, des tubercules, l'éthiſie; mais la toux & l'oppreſſion ſont plutôt les ſymptomes qui annoncent une ma-

ladie, que des maladies mêmes, qu'on pourroit réduire à l'inflammation, à l'obſtruction & à la ſuppuration : je ne parle ni du ſpaſme, ni de la gangrene, ni du ſquirre, ni de l'adhérence. L'inflammation a pluſieurs degrés; le premier eſt cette légere irritation accompagnée d'un petit engorgement dans les bronches, qui eſt la ſuite de l'âcreté des humeurs ou de leur diſpoſition inflammatoire, & qui occaſionne une toux ſeche (*a*) plus

(*a*) Cette ſéchereſſe différencie cet état de celui de rhume, qui eſt auſſi une légere inflammation de poumon, mais qui naît promptement par l'effet de quelque cauſe externe, & qui ſe termine par une abondante expectoration de mucoſités.

ou moins forte, & un ſentiment de chaleur qui varie auſſi, ſuivant que l'engorgement eſt un peu plus ou un peu moins grave. Les ſeuls dérangemens ſenſibles dans la ſanté, ſont un peu de maigreur, moins de ſommeil qu'à l'ordinaire, les levres ſouvent ſeches, & quelquefois le pouls un peu plus fréquent que de coutume, ſur-tout dès qu'on a pris des alimens ou des boiſſons qui peuvent échauffer. Cet état, ce premier degré d'inflammation lente, le ſeul dont je parle ici, peut durer pendant pluſieurs années ſans aboutir à aucun mal plus conſidérable; il a même quelquefois de longues intermiſ-

ſions ; les malades ſont ſouvent très-bien pendant pluſieurs mois, enſuite ils retombent dans leurs petits maux, & cette alternative dure juſqu'à ce qu'on détruiſe le principe du mal, ou que faiſant des progrès, il ſe termine ou par une forte inflammation de poitrine, qui peut tuer dans quelques jours, ou par une légere ſupuration qui, devenant ulcere, conduit à une véritable éthiſie pulmonaire.

§. 96. On voit par ce que je viens de dire, que quoique cet état puiſſe durer long-temps ſans devenir fâcheux, on ne doit point le négliger, puiſqu'il peut auſſi avoir des ſuites funeſtes,

que différentes circonſtances hâtent quelquefois très-rapidement.

Les vrais moyens de le corriger ſont, 1°. un régime très-doux preſqu'entiérement végétal, & ſur-tout beaucoup de fruits fondans.

Les lecteurs ſeront peut-être ennuyés de voir revenir à chaque article le conſeil d'un régime exact, je le ſuis preſque moi-même de le rappeller ſans ceſſe; mais il eſt ſi important, on a ſi peu de ſuccès à eſpérer dans le traitement de toutes les maladies, ſi on ne l'obſerve pas exactement, qu'il me paroît abſolument indiſpenſable d'en faire ſentir toute la néceſſité. Comment

peut-on croire que des remedes rafraîchiſſans diſſiperont l'inflammation du ſang, ſi on travaille à l'augmenter par des mets ſucculens, des boiſſons échauffantes, des veilles continues, des excès en tout genre ? peut-on eſpérer de rétablir ſon eſtomac par des remedes, ſi on l'uſe deux fois par jour par des erreurs dans le choix ou la quantité des alimens ? eſt-il raiſonnable de penſer que les remedes apéritifs dont on ſe ſert pour combattre des obſtructions, opéreront ſi on les enveloppe dans les alimens gras qui en émouſſent l'action, & qui augmentent l'engorgement des vaiſſeaux ?

2°. De petites ſaignées de temps en temps au bras ; rien n'eſt plus propre à changer la diſpoſition inflammatoire du ſang & du poumon.

3°. Un grand uſage du petit lait au printemps ; quelques demi bains tiedes pendant la belle ſaiſon ; de fréquens bains de jambes le ſoir en ſe couchant.

4°. Une grande attention à éviter l'air des quartiers trop habités, les airs trop vifs, les airs des chambres trop chaudes ou qui réuniſſent trop de monde, à vivre ſouvent à la campagne & ſur-tout à ne pas veiller trop tard ; les veilles ſont ce qu'il y a de plus nuiſible dans cet état.

Les perſonnes qui en ſont attaquées doivent auſſi éviter de chanter, & la muſique vocale doit être bannie de l'éducation des jeunes gens, chez qui l'on peut ſoupçonner les germes de ce mal. Les vocations qui pourroient exiger un grand exercice de la voix, ne leur conviennent point, & les Majorités de Régimens ont ſouvent nui aux Militaires, dont la poitrine n'étoit pas bien ſaine ; cette partie ſouffre auſſi beaucoup de l'attitude gênée à laquelle on eſt aſtreint, dans pluſieurs Corps, pendant tout le maniement d'armes, & j'ai vu quelques Officiers qu'elle avoit jetté dans des crachemens de ſang.

Quand le mal paroît s'aggraver, on doit réitérer les saignées plus souvent, & interdire absolument la viande.

C'est cet état dont on craint généralement plus les suites, environ l'âge de trente ans, qu'à toute autre époque ; & cette créance, quoique devenue populaire, n'est pas absolument dénuée de tout fondement ; il est certain qu'alors les développemens étant absolument finis, & les fibres acquérant plus de force, le sang acquiert aussi plus d'épaississement, plus de disposition à l'inflammation ; l'on entre dans les affaires, l'on éprouve des chagrins, l'ame est plus tendue, l'on

dort moins & moins bien, toutes ces raiſons augmentent le mal, & le poumon s'enflamme plus aiſément. Si l'on paſſe cet âge, qui eſt celui de la plus grande force & de la plus grande fougue, ſi l'on parvient à celui de quarante, ſans que le mal ait augmenté, il y a bien moins de danger. Il en reſte cependant encore, & j'ai vu la ſuppuration ſe former à cinquante-ſix; mais en général cependant en s'aſtreignant aux ménagemens preſcrits, ces perſonnes peuvent parvenir à un âge avancé, après avoir touſſé toute leur vie, ſans avoir d'autre incommodité dans leur vieilleſſe que celle de reſter fort maigres,

de touſſer plus fréquemment, d'expectorer plus abondamment, ſur-tout le matin, une demi heure après le réveil. Le poumon, qui a été long-temps dans un état d'irritation, paſſe à cette époque de la vie, à un état de relâchement, qui exige bien les mêmes ménagemens, quant au régime, mais qui ne permettroit plus les mêmes remedes, & qui n'en veut preſque point.

§. 97. Les perſonnes atteintes de cette diſpoſition, doivent éviter le mariage qui l'augmente, & en hâte les ſuites.

§. 98. Le crachement de ſang eſt ſouvent l'effet d'une chute, d'un coup, d'une courſe trop vio-

lente, d'une forte colere, & d'autres cauſes promptes & violentes : je n'en parle pas ici ; mais je dois dire quelque choſe de celui qui eſt la ſuite d'un vice dans la conſtitution naturelle du poumon, ſouvent attaché à quelques familles, & qui les détruit. Il dépend d'un relâchement dans les vaiſſeaux de ce viſcere, qui, ayant moins de force qu'ils ne devroient en avoir proportionnellement aux autres parties, cedent aiſément à l'effort du ſang qui peu-à-peu les gonfle, les diſtend, les rend en quelque façon varicqueux & même anévriſmatiques.

Le mal ſe manifeſte rarement dans la premiere enfance ; les

humeurs encore aqueuſes, les alimens doux, leur emploi à opérer la crue, les évacuations abondantes en préſervent; mais il ſe déclare quelquefois dès la premiere puberté, d'autres fois un peu plus tard, ordinairement entre vingt & trente ans. Alors les mêmes raiſons que j'ai détaillé §. 96, en parlant de l'inflammation, ſe faiſant ſentir, elles commencent à dilater les vaiſſeaux; le malade prend un peu de toux avec une légere oppreſſion, de la foibleſſe, de la maigreur, une voix rauque; cet état dure ſouvent pluſieurs mois, enfin le crachement de ſang paroît plus ou moins abondamment, & c'eſt le

moment funeſte, l'époque ou l'état du malade commence à être tout-à-fait dangereux. Quelquefois les vaiſſeaux ſe referment après ce premier crachement, ſans inflammation & ſans ſuppuration; mais ayant été affoiblis, ils ſe rengorgent tout de ſuite; l'engorgement eſt aſſez fort pour gêner extrêmement la reſpiration : le malade eſt oppreſſé, il touſſe, il ne dort pas, les fonctions du poumon ſe faiſant mal, les forces vont en diminuant, le ſang s'altere, le malade commence à éprouver de petits mouvements irréguliers de fievre, qui devient bientôt continue, avec des redoublemens, tous les ſoirs,

terminés par une ſueur plus ou moins abondante, pendant la nuit qui l'affoiblit beaucoup, & ſi elle n'a pas lieu, il a plus d'oppreſſion & plus de toux, de façon qu'il ne ſait s'il doit la déſirer ou la craindre.

Les progrès du mal vont en augmentant; quelquefois il revient des crachemens de ſang, d'autres fois ils ne reparoiſſent jamais; la fievre eſt plus forte, l'angoiſſe & l'inquiétude deviennent intolérables, la maigreur eſt tous les jours plus frappante, les forces vont en diminuant, & une ſyncope mortelle termine les jours du malade au moment où l'on s'y attendoit le moins, ſouvent

ſouvent ſans avoir rien craché, & ſur-tout jamais de pus.

§. 99. D'autres fois le mal prend une tournure toute différente. Après le premier crachement de ſang, il ſe forme dans le poumon une inflammation & une ſupuration; la fievre lente, la toux, les crachemens purulens s'établiſſent, & la maladie faiſant les mêmes progrès que dans le cas précédent, ſe termine de la même façon.

§. 100. Le moyen le plus sûr de ſauver les perſonnes attaquées de cette funeſte diſpoſition, c'eſt d'empêcher le crachement de ſang; quoiqu'il arrive quelquefois, mais rarement, que la maladie faſſe tous les progrès décrits

§. 98, & qu'ils meurent même ſans en avoir rendu. Ainſi l'on doit mettre en œuvre tous les moyens propres à le prévenir ; les plus efficaces ſont les mêmes preſcrits §. 96. pour prévenir les progrès de la diſpoſition inflammatoire ; mais ſur-tout, on doit, dès l'enfance, faire éviter aux jeunes gens menacés de ce mal, tout ce qui peut former beaucoup de ſang, lui donner une diſpoſition inflammatoire, ou le déterminer ſur la poitrine ; c'eſt-à-dire, qu'il faut ſuivre les directions du même §. 96. Le chant, la déclamation, ſont encore plus nuiſibles dans ce cas, que dans le précédent ; les corps baleinés ſont funeſtes, & on doit les in-

terdire ſévérement ; j'ai vu pluſieurs fois qu'ils produiſoient un crachement de ſang deux heures après les avoir mis. Avec ces précautions, on peut ſe flatter de quelques ſuccès ; j'ai conſervé le dernier de quinze enfans, dont les quatorze aînés étoient péris étiques, par cette cauſe, entre l'âge de 12 & de 17 ans.

§. 101 Quand le crachement de ſang a paru, les eſpérances de parfaite guériſon ſont fort diminuées ; ce qui réuſſit le mieux, c'eſt de fréquentes ſaignées, qui offrent toujours un ſang enflammé, la diete la plus légere, le petit lait, la décoction d'orge, les acides, un air pur, mais doux ; une parfaite tranquillité, & rare-

ment d'autre mouvement que quelques promenades à cheval ; il faut affoiblir le malade, & le réduire pour ainſi dire, pendant quelque temps, à la plus petite vie poſſible : enſuite quand la fievre a abſolument fini, & que la diſpoſition inflammatoire du ſang eſt détruite, on releve peu-à-peu ſes forces par quelques fortifians doux, tels que le kina à petites doſes.

§. 102. Les tubercules dans leur naiſſance, ſont très-peu dangereux, & ne donnent aucune marque de leur exiſtence ; on en trouve ſouvent dans les cadavres de gens morts ſans avoir jamais eu aucun ſymptome de maladie de poitrine ; mais quand ils de-

viennent plus nombreux ou plus gros, & qu'ils ſont parvenus à occuper une partie conſidérable du poumon, ils commencent à en gêner ſenſiblement les fonctions ; les malades ont moins de liberté dans la reſpiration ; ils prennent aiſément de l'eſſoufflement ; les montées, les mouvemens violens, les appartemens chauds, les temps humides ſe font remarquer chez eux ; ils reſpirent alors un peu plus vîte, & ſont quelquefois obligés de ſe tenir tranquilles ; ils n'ont ordinairement ni des douleurs, ni des chaleurs de poitrine.

Quand le mal augmente, tous ces accidens deviennent plus forts, il s'y joint une toux qui eſt

preſque toujours petite, ſeche & fréquente, quelquefois cependant elle a des accès plus violens, & cet état ſe trouvant très-ſouvent combiné avec des obſtructions dans quelques viſceres du bas-ventre, & ſur-tout dans le petit lobe du foie, eſt accompagné d'un ſentiment de peſanteur au creux de l'eſtomac, quelquefois tout-au-tour du corps, comme ſi l'on avoit une ceinture trop ſerrée.

§. 103. Les tubercules négligés trop long-temps, ou maltraités, ou même quelquefois, malgré le traitement le mieux indiqué, peuvent avoir deux iſſues funeſtes : ou les malades périſſent par la ſeule ceſſation

des fonctions du poumon, ſans inflammation ni ſuppuration, ce qui les jette dans un affoibliſſement inſenſible, une conſomption, avec des ſymptomes ſemblables à ceux décrits § 98, & enfin une foibleſſe mortelle; ou ces tubercules s'enflamment, ſuppurent & s'ulcerent.

§. 104. La premiere iſſue n'eſt pas rare; les malades meurent ſans douleurs, quelquefois preſque ſans toux & ſans aucun crachat; d'autres fois ils ont de la toux, & ils crachent, mais ſeulement des matieres glaireuſes produites par l'irritation des bronches, comme on en crache dans le commencement d'un rhume; très-rarement, quelques

filets de ſang, plus rarement encore, tout-à-fait à la fin de la maladie, un peu de vrai pus.

§. 105 La ſeconde iſſue, c'eſt l'inflammation des tubercules; ces tumeurs comprimant les parties ſaines qui les entourent, y occaſionnent une obſtruction, la fievre naît, l'engorgement devient inflammatoire, le malade a du friſſon, de la fievre, de la toux, de l'oppreſſion, tous les ſymptomes d'une légere inflammation ou d'un gros rhume; c'eſt ſouvent ce dernier nom qu'on donne au mal: il ſe termine par une petite ſuppuration qui fond le tubercule; le malade crache un peu de pus pendant quelques jours ou quelques ſemaines, il ſe

ménage, boit quelques tiſannes pectorales, & ſe guérit pour quelque temps. Un ſecond tubercule fait des progrès, l'inflammation en eſt hâtée par quelques cauſes d'échauffement, les mêmes ſymptomes, occaſionnés par le premier, ſe reproduiſent, & finiſſent de même.

La même ſcene ſe répete pluſieurs fois pendant l'eſpace de quelques années, & toujours plus fréquemment ; enfin une partie du poumon étant détruite, ſes reſſources étant uſées, la terminaiſon ne ſe fait plus complettement ; il s'établit une ſuppuration permanente, tout le poumon ſe détruit, on tombe dans la véritable étiſie purulente & l'on meurt.

§. 106. Cette eſpece de maladie de poitrine, quoique connue depuis qu'il y a des Médecins, & très-bien déſignée, avec ſes deux iſſues, par HIPPOCRATE même, n'avoit pas fixé autant qu'elle le devoit l'attention des Médecins. A la fin du ſiecle dernier, M. MORTON, Médecin Anglois, & il y a quarante ans, M. DESSAULT, Médecin de Bordeaux, en ont fait ſentir l'importance; on ne s'en occupe cependant point encore aſſez; pluſieurs Médecins paroiſſent preſque ne pas la connoître, & cela eſt d'autant plus fâcheux, que ſon traitement eſt difficile, lors même qu'on la connoît, parce qu'il faut, en donnant

des fondans indiqués par l'obſtruction, être en garde contre le danger de produire une inflammation.

Dans les commencemens, pendant que le mal eſt encore tubercule crud, & qu'il n'y a point d'inflammation ni de ſuppuration, un régime très-ſobre & compoſé preſqu'entiérement d'herbages, de fruits & d'eau; une ou pluſieurs ſaignées, s'il paroît y avoir plethore; des remedes apéritifs, mais peu âcres, parmi leſquels M. DESSAULT plaçoit avec raiſon le mercure dont j'ai vu ſouvent de bons effets, le ſavon, l'extrait de ciguë, le ſuc de marrhube blanc, ſont des ſecours véritablement

utiles. C'eſt en guériſſant, dans des cas de cette eſpece, que le creſſon a mérité une réputation qu'il ne ſoutient point dans bien d'autres. Le lait n'eſt point indiqué dans cet état ; s'il a quelquefois réuſſi, c'eſt par des circonſtances particulieres à tel ou tel malade, & en général on le conſeille trop légérement dans toutes les eſpeces de toux ; il y en a pluſieurs dans leſquelles il nuit.

Quand le mal prend la premiere tournure, & eſt parvenu à l'état décrit §. 103, c'eſt l'étiſie la plus incurable ; on ne peut plus ſe flatter du ſuccès, & tout ce qu'on peut eſpérer, c'eſt de retarder les progrès du mal ; mais les moyens dont on peut ſe pro-

mettre cet effet, varient ſuivant les circonſtances ; le détail en ſeroit déplacé ici.

§. 107. Dans l'état d'inflammation de chaque tubercule, il faut, pendant qu'elle dure, traiter la maladie en conſéquence, par la ſaignée, les boiſſons les plus douces, l'oximel, le nitre, le régime le plus léger ; & quand elle eſt parvenue à l'état de ſuppuration, on ſe borne au régime végétal, au miel, & à une tiſanne d'orge, ou à quelques infuſions béchiques convenables, telles que celle de lierre ou de véronique, & s'il y a journellement un peu de fievre, on donne de petites doſes d'acide minéral.

§. 108. Les jus d'herbes ſavo-

neuſes ſont ſouvent très-utiles dans cette maladie ; ils agiſſent en même temps comme apéritifs ſur les tubercules, & changent la diſpoſition inflammatoire de la maſſe du ſang ; ainſi on les emploie avec ſuccès auſſi long-temps que ce premier état ſubſiſte, que le pouls eſt dur, que le ſang conſerve une croûte pleurétique, & j'ai vu ſouvent de très-bons effets de ceux de lierre terreſtre, de feneçon, de laitron, de grande joubarbe ; mais dès que l'état du ſang a changé, & qu'il a paſſé de celui d'inflammation à celui de diſſolution, il faut les abandonner, parce qu'ils en hâteroient les progrès.

§. 109. L'on voit que les éti-

ſies, différentes dans leurs commencemens, ſe rapprochent ſouvent dans leur dernier état, qui eſt celui d'une ſuppuration établie dans le poumon; à cette époque, les remedes deviennent à-peu-près les mêmes pour toutes les eſpeces, & ſont à-peu-près tous également inutiles. La guériſon de cette maladie demanderoit un ſpécifique qui détruisît la diſpoſition purulente du ſang, mais malheureuſement on n'en connoît point encore; ainſi tout ce qu'on peut eſſayer, c'eſt 1°. de faire vivre le malade uniquement de végétaux, ou de lait dépouillé de toute ſa crême; ce régime ne diſſipe pas la purulence, mais formant un ſang bien

moins ſuſceptible de corruption que la viande, il en retarde les progrès.

2°. De donner des remedes qui concourent au même but, qui moderent la fievre, & qui en même temps ſoutiennent les forces. De très-petites doſes de kina & un peu d'eſprit de vitriol dans la boiſſon ordinaire, ſur-tout aux heures des redoublemens, ſont utiles ; un peu de mirrhe fait ſouvent du bien. La ſimple décoction d'orge, celle de grus, celle de riz, une infuſion de pervenche, m'ont paru équivaloir, pour boiſſon ordinaire, à tout ce qu'on a de plus vanté.

§. 110. Auſſi long-temps qu'il

reſte des forces, ſi le pouls a de la dureté, de très-petites ſaignées réitérées fréquemment, ſont beaucoup de bien ; parce qu'elles préviennent l'inflammation que le pus occaſionne dans le poumon, & l'augmentation de fievre qui en eſt la ſuite ; ainſi elles retardent toujours les progrès du mal, lors même qu'elles ne peuvent pas contribuer à le guérir ; & malgré le préjugé du public & de beaucoup de Médecins, contre les ſaignées faites aux étiques, ma propre expérience m'a confirmé ce que M. Dover avoit dit il y a pluſieurs années, ſur leurs bons effets dans cette maladie, dont les caracteres & les différences n'ont pas

été juſqu'ici aſſez examinées, & ſur laquelle je me ſuis peut-être étendu trop long-temps dans un ouvrage comme celui-ci; je paſſe à celles qui ont leur ſiege dans le bas-ventre.

Des maladies du bas-ventre.

§. 111. La premiere eſt le dérangement des digeſtions; mais comme j'ai déja parlé du traitement qu'elle exigeoit, je ne pourrois rien en redire ici, ſans me répéter.

Celles des inteſtins, qui ayant la même fabrique & les mêmes uſages que l'eſtomac, ſont ſujets, comme on l'a vu, aux mêmes maux, doivent ſe traiter par les mêmes principes; ainſi on

peut leur appliquer tout ce que j'ai dit §. 81. Quand on y éprouve de la chaleur, qu'on eſt conſtipé, qu'il y a en même temps ſéchereſſe, ſoif, fréquence dans le pouls, l'uſage plus abondant de l'eau fraîche pour toute boiſſon, des lavemens journaliers d'eau ſimple, comme je l'ai déja dit, une grande attention à éviter tous les mets échauffans, remédient à ces accidens, qu'il ne faut jamais combattre par des purgatifs proprement dits, qui les irritent; mais quand les ſecours ſimples, que je viens d'indiquer, ſont inſuffiſans, on peut prendre tous les jours, ſoir & matin, un demi-quart d'once de crême de tartre, ou un quart

d'once de pulpe de caſſe tout récemment extraite des bâtons, ſans y ajouter de l'eau, comme le font ordinairement les Apothicaires. Si les entrailles ſont fort ſenſibles, & s'il n'y a point de fievre, mais ſeulement beaucoup de chaleur, de ſéchereſſe & d'irritation, ſymptomes qui ſont ſouvent l'effet d'une bile fort âcre, qui agit trop, on doit préférer la pulpe de caſſe qui eſt plus douce. Quand il y a de la fievre, la crême de tartre vaut mieux. Les bains tiedes ſont auſſi excellens dans ce cas.

§. 112. Les hémorroïdes ſont une autre maladie des inteſtins qu'on avoit, pendant plus d'un ſiecle, regardée trop générale-

ment comme un bien & qui eſt preſque toujours un mal. On peut établir ce principe, dont la vérité eſt inconteſtable, c'eſt que les hémorroïdes ſont toujours la ſuite d'un vice dans la ſanté. Il eſt vrai que pendant que ce vice ſubſiſte, elles ſont un mal qui peut en prévenir d'autres; mais comme elles en ſont un bien réel qui, quoique quelquefois ſuportable, ſans danger, peu incommode, peut cependant venir à être très-fâcheux, très-incommode, très-douloureux, & que d'ailleurs ſes irrégularités, quand il eſt devenu habituel, expoſent aux mêmes inconvéniens que les irrégularités des regles; on doit tout faire

pour le prévenir dès qu'il commence à paroître, c'eſt-à-dire qu'on doit employer tous les moyens poſſibles pour diſſiper les cauſes qui les produiſent, & ces cauſes ſont ordinairement des embarras dans les différens viſceres du bas-ventre, trop de ſang, une conſtipation opiniâtre, une vie trop ſédentaire.

La trop grande quantité de ſang ſe diſſipe par la diete, un régime végétal, quelques laxatifs de temps en temps, le nitre, la crême de tartre.

J'ai déja parlé des moyens de remédier à la conſtipation, & je vais dire quelque choſe des obſtructions des viſceres.

Obſtructions des Viſceres.

§. 113. L'obſtruction eſt proprement l'empêchement que les liquides trouvent à paſſer dans les petits vaiſſeaux. Cette maladie a différens degrés ; une circulation ralentie dans une partie, ſoit par la foibleſſe des vaiſſeaux, ſoit par l'épaiſſiſſement ou la viſcoſité des liqueurs, ſoit par quelque compreſſion à laquelle elle eſt expoſée, eſt un état d'obſtruction commençante. Si la circulation ceſſe tout-à-fait dans quelques vaiſſeaux, l'obſtruction eſt plus avancée ; quand il ne s'en fait plus aucune, elle eſt complette. Si en même temps la partie a acquis une grande

dureté & ſi ſes nerfs ſont aſſez comprimés pour avoir perdu tout ſentiment, le mal eſt un ſquirre. Il n'y a aucune partie qui ne puiſſe être expoſée aux obſtructions; on a déja vu que le poumon y étoit très-ſujet, le cerveau n'en eſt pas exempt, mais les viſceres du bas-ventre y ſont plus expoſés que les autres, 1°. parce que pluſieurs cauſes y rendent la circulation plus lente; 2°. par une raiſon à laquelle on ne fait pas aſſez attention, c'eſt qu'ils ſont beaucoup plus expoſés que les autres à des preſſions irrégulieres dépendantes des variations continuelles dans l'état de tenſion de l'eſtomac & des inteſtins; 3°. par la nature même des humeurs qui

ſe

ſe ſéparent dans la plûpart des organes, ſur-tout par celle de la bile qui eſt très-ſuſceptible d'épaiſſiſſement & de durciſſement, ce qui fait que de tous les viſceres il n'y en a aucun qui ſoit auſſi ſujet aux engorgemens que le foie.

De dix perſonnes adultes qui ont des obſtructions, chez neuf, elles ſont dans ce viſcere; chez les autres, la plupart ſont dans le méſentere, qui en eſt le ſiege le plus fréquent chez les enfans, & quelquefois dans le pylore; cette partie, entourée de beaucoup de glandes, eſt, par là même, très-ſuſceptible d'engorgemens, & devient même aiſément ſquirreuſe; maladie cruelle qui étant accompagnée de vomiſſe-

mens, d'un ſentiment d'abord de poids, enſuite de douleur dans cette partie, conduit enfin le malade à la mort, en le faiſant périr de faim manque d'alimens, & après avoir ſouffert tous les maux qui ſont la ſuite de l'âcreté & de la corruption des humeurs, ſur-tout de la bile, que j'ai preſque toujours vue altérée, & ſouvent noire & fœtide, dans les cas de cette eſpece dont il nous manque une bonne hiſtoire.

La rate eſt beaucoup moins ſouvent obſtruée qu'on ne le croit ordinairement.

§. 114. Le premier remede des obſtructions eſt la ſobriété; ce n'eſt qu'en diminuant la quantité des humeurs qu'on peut ſe

flatter de rétablir la circulation dans une partie engorgée.

2°. La plus grande attention à éviter tous les alimens gras & viſqueux, tels que les pieds, les têtes, les inteſtins d'animaux, les pâtiſſeries, tous les laitages, les châtaignes, les pommes de terre, & en général tous les épaiſſiſſans.

3°. Le choix des alimens fondans, tels que toutes les herbes & tous les fruits aqueux. J'ai vu des obſtructions qui avoient réſiſté à tous les remedes, ſe diſſiper en ne vivant, pendant ſix mois, que de chicorée & de tous les fruits fondans qui ſe ſuccedent ſans intervalle, depuis les premieres ceriſes juſqu'aux

derniers raiſins, d'un peu de pain & d'eau.

4°. En frottant réguliérement tous les matins les parties engorgées & tout le bas-ventre avec une flanelle ſeche ; ces frictions facilitent extrêmement la circulation, & réſolvent l'humeur épaiſſie; on trouve de plus grands détails ſur leur uſage, dans l'eſſai ſur la ſanté des Gens de Lettres.

5°. En prenant beaucoup d'exercice dans un air de campagne ; ſans cette augmentation de mouvement, on ne peut pas ſe flatter de détruire entiérement les obſtructions.

6°. Par un uſage ſuivi de remedes fondans, en commençant toujours par les plus doux ; les

meilleurs ſont, les jus d'herbes chicoracées & antiſcorbutiques, ſimplement exprimés, quand la ſaiſon, le caractere de la plante & l'eſtomac le permettent ; & en extrait quand les plantes n'ont plus de jus, quand l'eſtomac ne ſoutient pas les crudités, ou enfin, quand cette préparation eſt néceſſaire pour diſſiper ce que le ſuc crud auroit de virulent ou de trop actif, comme cela arrive dans la ciguë ; le ſavon de Veniſe, les gommes, les préparations d'antimoine, les ſels amers, la crême de tartre, l'eau de mer, les eaux minérales, le mercure, le fer, les racines apéritives.

Le choix entre ces remedes eſt déterminé par les circonſ-

tances accidentelles. Les obſtructions du foie exigent cependant en général plus ſouvent les ſucs de fruits, ceux d'herbes, les ſels amers, la crême de tartre, les eaux minérales ſalines; celles du méſentere, les ſavons, les gommes, le mercure, l'antimoine, le fer, les eaux minérales ſoufrées.

L'abſence ou la préſence de la fievre, les ſymptomes d'acidité ou de putridité varient auſſi beaucoup les indications pour tel ou tel remede. Pendant l'uſage des apéritifs dans les obſtructions & ſur-tout dans celles du bas-ventre, il convient preſque toujours de purger de temps en temps.

Dans celles du pylore, on doit être très-attentif à n'employer aucun rémede âcre, dont l'effet actif portant ſur la partie même, pourroit l'ulcérer & jeter dans des maux affreux.

§. 115. Souvent les bains tiedes, en relâchant les vaiſſeaux & en délayant les humeurs, contribuent puiſſamment à la guériſon des obſtructions; & quand il n'y a pas de contre-indication, on ne doit pas les négliger, ſur-tout dans celles du foie.

Les perſonnes ſujettes aux maux de nerfs, ont ſouvent des obſtructions qui ne ſont que la ſuite de ces maux, & qui n'exigent que les mêmes remedes; de plus actifs, ceux qu'on donne

ordinairement dans les autres obſtructions, en agiſſant comme irritans, augmentent le mal au lieu de le diminuer.

Les bains minéraux chauds, même ſans la boiſſon des eaux, ont ſouvent guéri des obſtructions qui avoient éludé l'action de tous les autres ſecours.

Coliques calculeuſes.

§. 116. Les coliques qui dépendent des calculs dans la veſſie du fiel, & qui ſont plus ordinairement l'effet des paſſions, que d'aucune autre cauſe, veulent de l'eau pour toute boiſſon, un régime entiérement végétal, des ſucs d'herbes, ſur-tout de ceux de chicorée, de dent de

lion, de creſſon, de fumeterre, dont l'uſage eſt le remede le plus puiſſant pour les diſſoudre & les expulſer ; le petit lait, la manne, le miel, & des promenades en voiture qu'on prolonge & qu'on rend plus rudes à meſure qu'on a fait un plus grand uſage des remedes que je viens d'indiquer. L'uſage de quelques eaux minérales, telles que celles de Balaruc dont j'ai vu d'excellens effets, eſt très-propre pour détruire la diſpoſition à cette maladie ; mais quand il y a lieu de ſoupçonner des calculs un peu conſidérables, il faut être très-réſervé ſur l'uſage d'un remede auſſi actif qui, bien loin de les chaſſer, irriteroit conſidérablement, augmen-

teroit les douleurs, & pourroit occaſionner les accidens les plus funeſtes.

§. 117. Il me reſteroit à parler des vapeurs & de l'hypocondrie ; mais ne pouvant point entrer dans tous les détails de leur traitement, que je décrirai un jour avec beaucoup de ſoin dans un ouvrage ſur les maux de nerfs commencé depuis dix ans ; je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit en parlant des ſymptomes nerveux en général, & je paſſe au traitement des maladies des femmes dont j'ai parlé plus haut §. 47.

Irrégularité des Regles.

§. 118. La premiere eſt l'ir-

régularité de la menſtruation dont les principales cauſes ſont l'âcreté dans les humeurs, un principe d'obſtructions, la mobilité du genre nerveux & les paſſions. Ce mal doit être traité avec les plus grands ménagemens, & l'on doit ſur-tout éviter avec le plus grand ſoin, dans preſque toutes les ſuppreſſions qui dépendent de ces cauſes, tous les remedes chauds qui, en augmentant l'irritation des nerfs & l'épaiſſiſſement inflammatoire du ſang, les prolongent au lieu de les terminer. Elles cedent à un régime doux, à une vie réglée, à des bains tiedes, à quelques apéritifs très-doux, à un exercice ſoutenu. Les purgatifs qui nuiſent

en général dans les ſuppreſſions, ſont encore plus dangereux dans celles qui dépendent des déſordres nerveux.

§. 119. Les pertes fréquentes exigent le même genre de vie, le petit lait, les bains preſque froids, le kina, quand on eſt sûr qu'il n'y a point de principe d'échauffement, quelques ſaignées, des laxatifs doux ſouvent réitérés, & quelquefois les acides les plus forts ; rarement les aſtringens proprement dits, dont l'uſage peut occaſionner, chez les perſonnes fort délicates, des ſpaſmes ou d'autres maux de nerfs. Le lait, pour toute nourriture, guérit des malades que les autres ſecours avoient à peine ſoulagés.

Fauſſes Couches.

§. 120. Le traitement des fauſſes couches a deux objets ; l'un de prévenir la fauſſe couche au moment où elle s'annonce, l'autre de changer cette diſpoſition à de fréquentes fauſſes couches dont j'ai parlé plus haut ; l'un & l'autre de ces objets ſuppoſent qu'on a donné la plus grande attention à l'examen des cauſes.

Quand c'eſt le trop de ſang, ou la fougue du ſang, qui déterminent la fauſſe couche qui eſt ſouvent occaſionnée par un effort, un ſaut, une chute, une émotion, une extenſion des bras, le meilleur moyen d'y remédier,

c'eſt de faire ſur le champ une ou pluſieurs ſaignées ; de mettre la malade dans un lit plutôt dur que tendre ; de lui impoſer une immobilité preſque totale, & un ſilence abſolu ; de ne lui donner que très-peu d'alimens preſqu'inſipides ; de lui faire boire beaucoup de quelques boiſſons calmantes, comme une ſimple décoction d'orge, de l'eau de riz, du lait d'amandes, de l'eau de poulet, & de lui donner un ou deux lavemens par jour, pour prévenir les efforts que des matieres durcies pourroient occaſionner ; les douleurs vives exigent quelquefois des anodins. Mais ſouvent les meilleurs ſecours ſont inefficaces, & dès

qu'une fois il y a une hémorragie un peu abondante, il eſt bien rare qu'on prévienne la fauſſe couche. On croit ſouvent en être venu à bout ; la perte & les douleurs ceſſent, la malade ſe raſſure, elle eſpere qu'elle eſt remiſe ; mais au bout de quelques jours, les accidens reparoiſſent, & ne finiſſent que quand elle s'eſt débarraſſée de ſon fardeau.

§. 121. Quand la fauſſe couche eſt une ſuite de foibleſſe, elle a lieu ordinairement plus tard, vers le quatrieme, cinquieme ou ſixieme mois, & elle eſt annoncée plus long-temps à l'avance, par la langueur de la mere, ſa foibleſſe, ſa pâleur,

du mal-aiſe dans les reins, un ſentiment de peſanteur dans le bas-ventre, une diminution dans les mouvemens de l'enfant. Si de bonne heure, dès que cet état commence, on aſtreint la mere à une entiere tranquillité, à ne prendre que des alimens légers, mais nourriſſans; ſi on lui donne intérieurement quelques toniques doux entremêlés d'un ou deux laxatifs, ſi on a lieu de ſoupçonner que l'embarras des premieres voies ſoit une des cauſes de ſa foibleſſe, ſi on lui fait ſur les reins quelques applications indiquées par les circonſtances, on peut eſpérer de prévenir la mort de l'enfant & la fauſſe couche. Mais ſi l'on tarde,

ſi l'on attend qu'il y ait un commencement d'hémorragie, qui vient toujours plus foiblement dans cette eſpece que dans l'autre, il n'y a que bien peu d'eſpérance de réuſſir, & on ne doit même pas trop le déſirer; parce que la fauſſe couche de cette eſpece n'arrivant preſque jamais qu'après la mort de l'enfant, c'eſt un avantage pour la mere d'accoucher d'abord, puiſqu'également ſi l'on empêche la fauſſe couche depuis que l'enfant eſt mort, il eſt rare qu'elle ſe porte bien juſqu'à ce qu'elle ait eu lieu.

§. 122. Les précautions à prendre à l'avance, pour prévenir les fauſſes couches chez

les femmes qui y ſont ſujettes, doivent être dirigées, comme on le ſent aiſément, ſur les mêmes principes que je viens d'établir par les deux articles précédents ; mais leur application demande des détails nombreux & des variétés de précautions & de remedes, qu'on ne doit point s'attendre à trouver dans un ouvrage qui n'eſt point deſtiné (je ne puis trop le répéter) à donner aucune inſtruction à des Médecins, mais uniquement à faire connoître aux malades ce qu'il eſt néceſſaire qu'ils connoiſſent de leur état, pour mieux ſentir la néceſſité d'y remédier & celle d'être docile aux avis des perſonnes qui les dirigent.

Suite de Couches.

§. 123. Les ſuites de couches étant dépendantes de l'état de la ſanté de l'accouchée, & par là même de ſa conduite pendant ſa groſſeſſe, de ſon genre de vie dans tous les temps, le ſeul moyen sûr de les avoir auſſi heureuſes que les femmes robuſtes de la campagne, ſeroit ſans doute d'acquérir leur ſanté ; mais ce moyen étant impoſſible, ceux que j'ai trouvé les plus propres à procurer d'heureuſes ſuites de couches aux femmes, pour qui j'avois lieu de craindre cette époque, ſont 1°. de leur faire éviter, pendant les dernieres ſemaines de la groſſeſ-

ſe, tout ce qui peut les échauffer, ſoit dans la conduite, ſoit dans les alimens, & les boiſſons. 2°. De leur faire prendre tous les jours de l'exercice en plein air, juſqu'au moment de leurs couches, à moins que quelques raiſons particulieres n'en empêchent. 3°. Si elles ſont échauffées, ſi elles ont le pouls plein, ſi elles étoient accoutumées à des regles abondantes, il faut les faire ſaigner huit ou dix jours avant le terme, & quelquefois dans le travail. 4°. On leur tient le ventre très-libre dans les derniers temps de la groſſeſſe, non ſeulement par des lavemens, mais même par un ou deux purgatifs; l'état de groſſeſſe eſt très-

ſouvent un état de mauvaiſes digeſtions ; dans les commencemens on a des dégoûts & des fantaiſies, on ſe nourrit d'alimens mal-ſains, & l'eſtomac ne fonctionne pas bien ; au bout de quelques mois, quand l'eſtomac eſt remis, les inteſtins ſe trouvent comprimés par le volume de l'enfant, leurs fonctions ſont néceſſairement un peu gênées, la ſécrétion de la bile même peut ſouffrir, il ſe fait des amas, les matieres ſe corrompent & forment ce foyer de putridité que j'ai aſſigné comme une des principales cauſes des ſuites fâcheuſes de couches. Quand on l'évacue par des purgatifs avant la couche, on prévient les accidens

qu'il occaſionne. 5°. En procurant cette même liberté de ventre après la couche par des lavemens, ou même par des laxatifs qu'on craint généralement trop dans cet état, & dont j'ai vu les meilleurs effets en les donnant de très-bonne heure, & même quand cela m'a paru néceſſaire, dès le premier jour de la couche : bien loin qu'ils nuiſent aux lochies, ils en rendent l'écoulement plus aiſé & plus régulier, & préviennent leur ſuppreſſion & l'inflammation de l'uterus qui en eſt ſouvent la ſuite, en enlevant les cauſes d'irritation qui l'occaſionnent. Mais qu'on y faſſe attention, je ne conſeille point, ni près de

là, de purger toujours ou toutes les accouchées ; il y en a plusieurs que je ne purge jamais, il y en a d'autres à qui les purgatifs feroient beaucoup de mal ; je dis seulement, fondé sur une multitude d'observations, que dès qu'on trouve chez une nouvelle accouchée des symptomes qui indiquent le besoin d'évacuer, il faut le faire sans s'embarrasser du jour.

§. 124. Les mêmes moyens qui contribuent à rendre les couches heureuses, contribuent aussi à prévenir les épanchemens de lait, & les rendent par là même plus rares. Quand ils ont lieu, leur traitement exige une multitude de soins & de secours variés

ſuivant les circonſtances, qui feront peut-être un jour la matiere d'une brochure dans laquelle je rapprocherai toutes les obſervations que j'ai eu occaſion de faire, & j'en tirerai des principes que je n'ai encore vu établis nulle part ; mais ici, je me bornerai à quelques obſervations importantes.

La premiere, c'eſt qu'on doit avoir la plus grande attention à éviter, dans le régime & dans les remedes tous les acides ; une forte fievre paroîtroit quelquefois les indiquer, mais ils réuſſiſſent toujours mal, à moins qu'il n'y ait quelque complication qui les exige.

La ſeconde, c'eſt qu'auſſi long-temps qu'il n'y a point de dépôt

dépôt fait, & que le lait eſt encore mêlé à la maſſe des humeurs, les abſorbans joints aux délayans inciſifs & entremêlés de quelques purgatifs, ſont les remedes les mieux indiqués.

La troiſieme, c'eſt que comme dans cet état les nerfs ſont très-délicats & très-ſuſceptibles d'irritation & de ſpaſme, on doit éviter tous les remedes violens.

La quatrieme, c'eſt que la nature affoiblie par cette humeur laiteuſe, dont le caractere eſt quelquefois de paralyſer ou au moins d'engourdir les organes qu'elle affecte, a ſouvent beſoin d'être aidée à s'en débarraſſer par des fortifians qui peuvent être néceſſaires malgré la fievre

& même une fievre assez forte, qui, si elle dépendoit de toute autre cause, ne permettroit d'employer que des calmans. Il est arrivé plus d'une fois, faute d'avoir fait cette observation, que des Médecins, d'ailleurs habiles, ont laissé des malades languir plusieurs mois avec des fievres continues que rien ne soulageoit.

La cinquieme, c'est que quand dans cet état il y a quelques symptomes qui paroissent indiquer quelques principes d'irritation sur un viscere intérieur, il ne faut rien négliger pour le préserver; la plus légere irritation peut déterminer le dépôt sur cette partie; il faut donc en faire de plus fortes extérieurement pour le détourner.

La ſixieme, c'eſt que quelquefois les bains d'eaux thermales peuvent être du plus grand uſage, quand tous les remedes on échoué.

Pertes blanches.

§. 125. Le traitement des pertes blanches n'eſt preſque pas plus ſuſceptible d'être préſenté en peu de mots que celui des épanchemens laiteux, & ici encore il faut me reſtreinde à de ſimples généralités.

§. 126. Les pertes blanches ſont très-ſouvent la ſuite d'un eſtomac qui digere mal, & dont les torts n'étant point réparés par une vie active, l'aiſſent former beaucoup de matieres glaireuſes

& un ſang aqueux, qui entretiennent habituellement cet écoulement plus ou moins abondant & plus ou moins continu, dont j'ai décrit les principaux ſymptomes §. 65. Un régime ſec, beaucoup d'exercice, un long uſage de fortifians & quelques purgatifs ſont les remedes indiqués. C'eſt dans cette eſpece principalement, qui eſt la plus ordinaire, que toutes les eaux chaudes nuiſent, & que, comme le remarque l'Auteur de *la Médecine expérimentale*, les mauvais effets du caffé au lait ou à la crême ſont marqués ſur le champ; on ne les guérit point ſans un renoncement abſolu à tous les laitages, aux fritures, à la pâ-

tiſſerie & au grand uſage des légumes & des fruits, qui dans ce cas ſont trop relâchans & trop aqueux.

§. 127. Quand elles dépendent d'un vice général de la maſſe des humeurs, d'une véritable cacochymie, elles réſiſtent à tous les remedes, à moins qu'on ne corrige le vice qui les entretient, jettent dans une fievre lente, la conſomption, l'hydropiſie & la mort; mais heureuſement cette eſpece eſt rare. Ce n'eſt qu'en rétabliſſant le fond de la ſanté qu'on peut eſpérer de guérir, & cela eſt ſouvent difficile; un régime exact & quelques purgatifs ſoulagent, lors même que le mal eſt incurable

& qu'on doit le regarder comme un égout dans un corps abſolument gâté.

§. 128. Quelquefois les pertes abondantes, les couches fréquentes, les évacuations laiteuſes par ces parties, y laiſſent un principe de relâchement qui eſt la ſeule cauſe des pertes blanches; alors quelques toniques doux long-temps continués, les eaux chalibées, quelques purgatifs, car il eſt rare que les pertes blanches ſe guériſſent ſans en employer, & des bains froids ſont très-utiles.

§. 129. Une quatrieme cauſe aſſez fréquente de cette maladie, c'eſt ce qu'on peut appeller catharre de l'uterus; cet organe

eſt habituellement dans l'état où ſe trouve, au commencement d'un rhume, la membrane qui tapiſſe les narines & le poumon ; un ſentiment de chaleur & de peſanteur dans le bas-ventre, avec les ſymptomes d'une aſſez bonne ſanté, accompagnent ordinairement cette eſpece ; une ſaignée, des bains tiedes, beaucoup de délayans, le lait d'âneſſe, un régime très-doux réuſſiſſent ſouvent à la guérir, tous les remedes chauds & fortifians irritent.

§. 130. On doit dans toutes les pertes blanches être en garde contre les remedes aſtringens qui les ſuppriment ſans en détruire la cauſe ; il en réſulte de très-grands maux.

Les bains d'eaux minérales réuſſiſſent ſouvent dans des cas preſque déſeſpérés.

Cette maladie eſt une de celles qu'on peut placer parmi les héréditaires ; lors même qu'elle ne l'eſt pas, elle ſe déclare quelquefois dès la plus tendre enfance. Je l'ai vue aſſez fréquemment dès l'âge de ſept ans, & une fois à celui de trois.

Il eſt vrai que j'ai toujours pu trouver la cauſe de ces maux ſi hâtifs, dans l'état de la mere, ou dans les erreurs de régime. Elles ſont quelquefois précédées, chez les jeunes perſonnes, par de longs maux de ventre qui ceſſent quand elles ont paru ; d'autres perſonnes ſe plaignent de colique dès

que les pertes blanches ſont un peu abondantes.

Si elles ſe ſuppriment, ou diminuent beaucoup, ſans que leur cauſe ait diminué, les malades ont des maux de tête, de la toux, quelquefois de la jauniſſe.

Je finirai cet eſſai, dont je ſens ſi bien les vuides & les imperfections, en réitérant que je ſuis fort éloigné de préſenter un projet de réforme. Ils ne doivent venir, lors même qu'ils ſont les plus néceſſaires, que d'hommes à qui leurs places, leurs talens, leur crédit, leur très-longue expérience, une autorité bien établie ont acquis le droit de dire toutes les vérités utiles, ſans crainte de révolter, avec cette force qui eſt

néceſſaire pour perſuader ; mais il m'eſt permis comme à un autre, de voir avec regret que les perſonnes qui, par leur naiſſance, leurs emplois, leur éducation, ſont appellés à jouer les rôles eſſentiels dans la ſociété à qui elles ſont cheres, & dont la ſanté eſt d'autant plus importante que leurs influences ſont plus étendues, ſoient préciſément celles qui en ont le moins, parce qu'elles travaillent continuellement à la détruire, en ſuivant une mode de vivre qui lui eſt directement oppoſée, & qui, loin d'augmenter la ſomme réelle de leurs plaiſirs, leur ôte au contraire bientôt la faculté d'en jouir, en les jetant dans cet état d'infirmités qui

les exclut tous. Seroit-il réellement poſſible qu'on ſe fît illuſion ſur cet objet ſi eſſentiel? Y auroit-il en effet des gens à qui il ſeroit indifférent de ſe bien porter ou d'être languiſſans? Les avantages ineſtimables d'une bonne ſanté ſeroient-ils ſi parfaitement inconnus à tout un des ordres de la ſociété, qu'il fût parvenu au point de ne pas même la déſirer, ou ce qui ſeroit encore pis, de s'applaudir de ſa langueur comme l'habitant des Alpes de ſon goître, & le Caffre de ſa noirceur? Cet excès de délire n'eſt pas croyable; & il n'y a que des ſatyriſtes outrés qui puiſſent dire qu'il n'eſt pas du bon ton de ſe bien porter; quelle mode, qu'une

mode qui rend incapable d'être heureux, & de remplir tous ſes devoirs? Jamais elle ne ſera reçue par aucune partie des citoyens, & moins encore par celle qui eſt compoſée des perſonnes les plus éclairées, qui languiſſent, il eſt vrai, mais par erreur & non point par ſyſtême, & qui ſeroient ſans doute charmées d'être déſabuſées. Je me féliciterois ſi la lecture de cet Eſſai pouvoit en éclairer quelques-unes ſur les dangers de leur genre de vie, & les rappeller à un moins nuiſible, ou engager quelques Médecins mieux ſitués pour cela, plus habiles & plus éloquens que moi, à exécuter un ouvrage néceſſaire, dont celui-ci n'eſt proprement que le projet.

FIN.